L'institutrice des ouvriers

Traduction de La maestrina degli operai

Edmondo De Amicis

Traducteur : Mariella Colin et Emmanuelle Genevois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/387>

DOI : 10.4000/transalpina.387

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 113-176

ISBN : 978-2-84133-857-3

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Edmondo De Amicis, « *L'institutrice des ouvriers* », *Transalpina* [En ligne], 20 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/387> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.387>

L'INSTITUTRICE DES OUVRIERS¹

Une des plus jolies écoles des faubourgs de Turin, qui sont toutes neuves et de bel aspect, est celle de Sant'Antonio, petite localité située à une lieue des portes de la ville et habitée en grande partie par des paysans et des ouvriers de deux grandes usines de fer blanc et d'acide sulfurique, qui l'emplissent de bruit et la recouvrent de fumée. Le faubourg est formé d'une seule route droite, bordée de maisonnettes et de potagers, qui débouche sur un large boulevard courant en pleine campagne : au bout de celui-ci, se trouve une église solitaire, et sur l'un des côtés, en bordure d'un champ, l'école. L'édifice, petit et gracieux, compte cinq grandes pièces au rez-de-chaussée, pour les cinq classes élémentaires, et deux petites chambres pour le cantonnier et sa femme, qui servent d'appariteurs ; au-dessus, les petits appartements pour les quatre institutrices et un instituteur, qui ont chacun deux petites chambres et une cuisine. Aux enseignants appartiennent cinq potagers minuscules, enserrés dans le mur d'enceinte de la cour et cultivés par l'appariteur, qui garde pour lui les légumes et donne au premier étage les fraises et les fleurs. Cette petite famille scolaire, rarement visitée par l'inspecteur de Turin, vit là comme dans une petite villa, tranquille et libre, si ce n'est que les délices de la villégiature sont considérablement diminués par quatre mois de froid et de brouillard, pendant lesquels le lieu est désagréable et la solitude triste.

C'était justement une journée grise et froide de fin novembre, et la jeune maîtresse, M^{lle} Varetti, était en train de regarder avec plus de tristesse que d'habitude, depuis la fenêtre de sa chambrette, les toits bas du faubourg, au-dessus desquels fumaient les hautes cheminées des usines, et la vaste plaine couverte de neige, fermée au loin par les Alpes blanches voilées par le brouillard. La tristesse de la saison et du lieu était accrue par l'idée déplaisante de devoir commencer le lendemain l'école du soir pour les adultes à laquelle

1. *La maestrina degli operai* parut d'abord en revue dans *Nuova Antologia* en trois parties, publiées respectivement le 1^{er} juin, le 16 juin et le 1^{er} juillet 1891, puis dans le recueil *Fra scuola e casa*, Milan, Treves, 1892. L'édition en volume comportait un grand nombre de variantes par rapport à l'édition en revue. Par la suite, le texte conserva cette dernière forme dans toutes les éditions suivantes. Pour une comparaison entre les deux rédactions, cf. l'édition Mondadori des *Opere scelte* dans la collection « I meridiani » (Milan, 1996), p. 1183-1193.

l'avait destinée la Direction des écoles de Turin. Ceci parce que l'épouse du maître Garallo avait été dispensée de cette charge en raison d'une baisse soudaine de la vue, au bout d'un mois et demi d'enseignement. Elle n'aurait pas été aussi inquiète si elle avait dû donner ces cours dans n'importe quel autre village, mais elle se faisait du souci à cause de ces paysans du faubourg corrompus par la proximité de la ville, où ils allaient passer le dimanche et d'où tous les jours fériés arrivait une troupe de *barabba*² pour jouer et se soûler dans les cabarets, dont le nombre avait triplé depuis qu'il y avait le tramway. Elle était davantage intimidée par les ouvriers, moins respectueux et moins dociles que les paysans, parmi lesquels on disait qu'il y avait des socialistes ; et, plus encore que les adultes, par ces garçons entre dix et seize ans qu'elle voyait sortir en bande des usines, violents, vulgaires, insolents et, d'après ce qu'on lui disait, plus effrontés, dissolus et dépravés que leurs aînés. Mais son inquiétude provenait également de raisons particulières propres à son naturel et à sa vie. Fille d'un major d'infanterie de noble famille mort à la bataille de Custoza, ayant vécu jusqu'à dix-huit ans dans un austère pensionnat de province, timide et gentille par nature, elle avait depuis son enfance une espèce de terreur démesurée de la plèbe, effet d'une grave maladie provoquée par une violente frayeur, pour avoir vu de sa fenêtre une rixe sanglante entre des ouvriers mineurs. Elle croyait beaucoup plus nombreuse, et aussi plus mauvaise qu'elle n'est, l'infime partie du peuple qui vit dans un état de rébellion perpétuelle à toutes les lois sociales, et qui donne aux prisons et aux pénitenciers la majeure partie de sa population ; celle-ci, dans son imagination, elle se la représentait presque comme la plèbe entière, et la pensée de ce vaste souterrain ténébreux, qu'elle s'imaginait ouvert sous ses pieds, où couraient des ruisseaux de vin et de sang, luisaient des couteaux et résonnaient des cris de gens assassinés, d'horribles jurons et des chants obscènes de malfaiteurs et de prostituées, la tourmentait presque continuellement, comme une affreuse vision dont elle ne pouvait se libérer. Quand passait près d'elle quelqu'un qui lui semblait faire partie de ces gens, un frisson courait dans ses veines ; s'il parvenait à ses oreilles une phrase de leur jargon, elle avait la chair de poule, et rien qu'à voir dans la rue un début de bagarre, elle pâissait comme une morte, sentait ses forces l'abandonner et rentrait chez elle tremblant de la tête aux pieds, désespérant de l'humanité et de l'existence. Elle ressentait néanmoins pour

2. Ce terme est utilisé à Turin à la fin du XIX^e siècle, lorsqu'on se met à opposer « *l'onesto lavoratore* » au *barabba*. Ce dernier est l'ouvrier dont le travail est irrégulier et parfois illicite. Souvent bagarreur, il mène une vie déréglée, fréquente volontiers les cafés et dérange les autres habitants (cf. F. Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 414).

ces êtres une curiosité vive et inquiète, qui la forçait à les regarder, quand elle pouvait, en cachette, à méditer leurs phrases saisies au vol comme des manifestations partielles de leur âme, à rechercher des détails de leur vie et de leur nature dans les pages des journaux où étaient racontées leurs prouesses. Cette terreur morbide, elle essayait pourtant de la vaincre de toutes les manières, car, bonne et religieuse comme elle l'était, elle sentait qu'elle venait d'une source impure, d'une compréhension insuffisante, d'un sentiment peu profond de l'injustice sociale, de la misère, de l'ignorance et du mauvais exemple, premières causes de l'abrutissement et du crime. Et quand elle était plongée dans ses méditations, elle comprenait et ressentait tout cela vivement, s'apitoyait sur ceux qui la terrifiaient, les aimait d'un amour chrétien, rêvait même d'une œuvre rédemptrice, d'une légion de dames missionnaires propageant bonté et gentillesse parmi la plèbe, se voyait se consacrer elle-même à cette œuvre, pénétrait en pensée dans les lieux les plus abjects pour tenter d'ouvrir et d'amollir les cœurs. Il lui semblait qu'elle réussirait, et elle s'excitait dans cette imagination jusqu'à en pleurer de tendresse, se donnait l'illusion d'avoir acquis, comme par miracle, assez de courage en elle pour décider dans son for intérieur de se mettre à l'épreuve à la première occasion. Mais une heure après, s'il lui arrivait de passer devant l'une des usines du faubourg lorsqu'en sortait la vague noire et tumultueuse des ouvriers, elle était reprise par le sentiment habituel dans toute sa force, et tous les efforts qu'elle faisait pour résister étaient vains. Lorsque le dimanche soir, de sa fenêtre, elle voyait à l'extrémité du boulevard la lanterne rouge et la porte éclairée du cabaret *La Gallina*, au premier son des voix déformées et menaçantes qui annonçaient une querelle, à l'image exécrée, qui se présentait tout de suite à elle, des couteaux brandis et d'un cadavre étendu dans la rue, elle était prise d'une faiblesse mortelle de la nuque aux reins, d'un sentiment inexprimable d'impuissance, comme une paralysie soudaine du corps et de l'âme, qui lui laissait à peine la force de fermer les volets. Ne pouvant rien faire d'autre, elle essayait de fortifier son esprit en se familiarisant avec ses petits élèves de la seconde classe, en pensant que plusieurs d'entre eux, une fois grands, deviendraient également semblables à ces hommes qui la terrorisaient tant, buveurs, bagarreurs, prompts au couteau, féroces. Et avec cette idée elle les observait avec curiosité, les interrogeait, s'ingéniait à découvrir en eux les germes des passions violentes et brutales qui les agiteraient plus tard. Mais ses recherches ne lui apportaient pas grand-chose. La plupart étaient apathiques au point qu'ils ne chassaient même pas les mouches de leur nez et de leurs yeux quand ils lisaient, et pour ce qui était de pénétrer dans leur cœur, l'affaire était tellement difficile que pendant une année et plus encore qu'elle était à Sant'Antonio, elle n'avait pas réussi à en faire

pleurer un seul. La classe sociale qui troublait son âme demeurait devant son imagination aussi mystérieuse et terrible qu'auparavant.

Toute absorbée par cette pensée, elle suivait de l'œil un train au loin sur la voie ferrée, qui sillonnait la plaine blanche, lorsqu'elle fut distraite par une visite qu'elle n'attendait plus à cette heure-là. C'était sa collègue, M^{lle} Mazzara, arrivée de Turin par le tramway : elle venait une fois par mois, presque toujours le jeudi après déjeuner, rendre visite à son amie du faubourg, comme elle l'appelait. Elle avait dix ans de plus qu'elle ; grande et sèche, un paquet de nerfs, un teint rouge de jambon cru, elle avait deux beaux yeux gris inquisiteurs, brillant au-dessus d'un nez en faucille sous lequel jaillissait un jet de paroles intarissables, semblant s'engorger parfois et ne pouvoir sortir tant elle se hâtait.

Elle embrassa son amie et lui raconta ce qu'elle avait déjà fait dans sa journée : une tournée impensable ! Levée à sept heures, elle était allée trouver une amie française, religieuse, institutrice au *Sacré-Cœur*, pour lui demander des nouvelles d'une autre, malade, enseignante à l'Institut Falconi, puis recommander un garçon à Don Bosco, à l'Oratoire de la rue Cottolengo ; elle avait ensuite remis l'article d'une amie à la direction de l'*Unione degl'insegnanti*, fait un saut, pour une de ses affaires, à la Société du chant choral, dont elle faisait partie. – Après ça – conclut-elle – j'ai encore voulu voir mon Enrica. – Mais alors qu'elle s'approchait d'elle pour l'embrasser une nouvelle fois, elle nota sa tristesse et, changeant immédiatement de visage, de ton et d'attitude : – Qu'y a-t-il ? – lui demanda-t-elle. – Qu'as-tu ? Qu'est-il arrivé ?

La jeune fille la fit asseoir en face d'elle dans l'embrasure de la fenêtre et lui parla de l'école du soir et de ses craintes. – Ce n'est que ça ? – demanda l'autre vivement en souriant. – Oh, pauvre petite ! Tu devrais être contente ! Passons sur le fait que tu gagnes quatre-vingts lires de plus par mois... Mais tu te fais des idées. Je t'assure que tu te trouveras très bien au contraire. Les gens du peuple sont de braves gens ; il ne faut pas s'en tenir à la surface ; tu leur découvriras des qualités que tu ne n'imagines même pas. Tu verras, tu verras. Eh, tu sais bien que je suis à demi socialiste.

Elle était aussi socialiste, en effet ; elle était un peu de tout. Religieuse avec les familles religieuses, démocrate avec les familles du peuple, aristocratique avec l'aristocratie, partisane de l'émancipation des femmes avec ses amies « émancipées », et affectueusement flagorneuse avec tout le monde ; elle avait des relations avec la moitié de Turin, hantait cent maisons, donnait des leçons et acceptait des repas, connaissait des prêtres, des députés, des journalistes, des personnes dans le besoin, qu'elle recommandait de tous côtés ; elle s'était fait des amies dans tous les établissements scolaires distingués, était la confidente de cinq ou six directrices, et pour obtenir des

autographes, écrivait des lettres de louange à des hommes ou des femmes illustres, se rendait aux obsèques de personnalités, se mêlant à la parenté afin de se faire passer pour l'amie de la famille, présentait les uns aux autres ses connaissances du monde scolaire et littéraire ; elle rendait service à tous, était au courant de tout, s'entendait en tout. Seulement, elle n'écrivait pas car le temps lui manquait ; mieux, elle ne parlait jamais de littérature, qui lui importait peu ; elle n'était née que pour l'action, n'avait pas la moindre vanité littéraire ; sa suprême ambition était de devenir directrice d'une école municipale.

Mais son amie ne fut pas rassurée par ses paroles. Elle savait que les élèves d'un cours du soir à Sant'Andrea étaient allés jusqu'à tracer des dessins obscènes sur le tableau, avaient provoqué un tel esclandre pendant la classe que la maîtresse avait dû faire venir son père pour assister aux cours. Une autre institutrice avait trouvé une lettre ordurière sous son encrier et avait failli tomber malade de frayeur quand on lui avait mis un rat vivant dans le tiroir de sa table. Une autre enfin, dans un autre faubourg, avait porté plainte aux autorités à cause de deux grands élèves perturbateurs ; ceux-ci l'avaient ensuite guettée sur la route où elle devait passer et l'avaient jetée dans un fossé.

M^{lle} Mazzara haussa les épaules. C'étaient des inventions, des exagérations. Les maîtresses prenaient au tragique la moindre brouille. – Crois-moi – dit-elle – le peuple, les ouvriers en particulier, ce sont de bonnes pâtes, on en fait ce qu'on veut, il suffit de savoir bien les prendre ; ceux qui en disent du mal ne les connaissent pas. Je parle des hommes, les femmes, c'est une autre affaire.

Et histoire de reconforter son amie par son exemple personnel, elle se mit à raconter toutes les peines qu'elle avait à faire classe à l'école du dimanche de la Section Norberto Rosa. – Tu t'imagines, cinquante élèves de tous âges, de dix ans jusqu'à cinquante, des couturières, des bonnes, des ouvrières, des boutiquières, des patronnes d'auberges, des filles de magasin, des rouées... et pire encore. Elles entrent en classe en faisant un chahut infernal, se disputent à coups de poing les places près de la fenêtre pour voir leurs amants dans la rue. Et quel amour-propre ! Les femmes d'un certain âge refusent que je corrige leurs devoirs à voix haute et répondent par des impertinences à mes réprimandes ; les jeunes rient quand je fais la morale ; celle-ci ne veut apprendre qu'à faire des comptes pour son auberge ; cette autre ne voudrait qu'écrire des lettres pour s'exercer aux correspondances amoureuses ; l'une veut sortir avant parce que la cuisine l'attend ; une autre s'endort parce qu'elle a passé la nuit à coudre ou à Dieu sait quoi. Crois-moi, Enrica, il vaut bien mieux avoir affaire à des paires de moustaches !

Tandis qu'elle discourait, son amie remarqua la belle robe en lainage bis très fin, qu'elle ne l'avait jamais vue porter, un peu trop voyante pour elle, et elle lui demanda combien elle coûtait. L'autre rougit un peu et répondit négligemment : – Une vieillerie –. Mais il vint à l'esprit de son amie un soupçon déplaisant : que cette robe, comme celle de l'été passé, était une robe déjà portée... qui lui avait été donnée par une belle jeune fille qui avait fait fortune sans se marier et qui prenait des leçons particulières d'orthographe avec elle pour faire « bonne impression » dans la société.

Elle reprit : – Et il faut les voir à la sortie. Quand la cloche sonne, elles se sauvent toutes avec une telle précipitation que parfois elles tombent les unes sur les autres et c'est un miracle qu'il n'arrive rien. Dehors, elles s'envoient des boules de neige, courent les unes après les autres. Si tu les voyais, un scandale ! Mais ce n'est pas le pire. Il y a toujours un troupeau d'hommes à la porte. À les entendre, ce sont tous des frères ou des cousins. Il y a aussi des chefs d'équipe. Et ils se prennent sous le bras sans façons, sous le nez de la directrice. Il y en a une, entre autres, une petite bonne, une vipère, qu'il faudra bien mettre à la porte un de ces jours tant elle nous fait damner. On n'a jamais vu une effronterie pareille. Elle aussi a un cousin, comme les autres. Tu verrais quel beau gars ! Il vient exprès de Turin pour l'attendre, un gibier de potence, un de ces *barabba*, tu sais, qui n'ont peur de rien et qui te descendent un homme pour un seul mot. Et le plus beau, c'est qu'alors qu'il lui fait la cour, il en a après les autres. Il les voudrait toutes pour lui. Il s'est déjà disputé avec tout le monde. Mais tous le craignent parce qu'il a déjà été un an en prison pour un coup de couteau. Il faut voir la tête qu'il a : des yeux qui te donnent des frissons. Et cette effrontée s'en vante, elle joue les reines, tu comprends, elle voudrait en imposer aux autres, et menace de faire trouer la peau à leurs frères et à leurs fiancés. Dimanche dernier, il en a giflé un, il y a eu du grabuge et les carabiniers sont arrivés. On le tuera, un de ces jours. Mais il n'y a rien à dire : un beau gars. L'année dernière, il a participé à des concours de lutte à l'*Arena torinese* et il paraît qu'il les a tous envoyés par terre. Il n'est pas très grand, mais il est costaud, svelte, il a de beaux cheveux noirs avec une mèche sur le front, une taille bien dessinée. Quand il est posté là, au coin de la rue, pendant la classe, impossible de tenir la douzaine d'élèves qui sont près des fenêtres. Je ne comprends pas... À moi il me ferait peur.

Mais à ces mots, elle se mit à rire, ce qui déplut à son amie, qui y voyait une réaction en désaccord avec ses paroles et en comprenait la raison. Fille d'un ouvrier agricole – un piètre personnage – élevée avec trois frères, des garnements de mèche avec la pègre de Turin qui avaient séjourné plusieurs fois en prison à la suite de désordres et de bagarres, M^{lle} Mazzara était sortie de son milieu familial par l'étude et grâce à sa qualité d'âme naturelle ainsi

que par quelques contacts haut placés ; mais il lui était resté, pour son milieu d'origine, une sorte de sympathie de race qui, sans oser se manifester ouvertement, se laissait deviner à cause d'une sorte d'indulgence souriante, poussée parfois jusqu'à une admiration vulgaire de leurs hauts faits qui choquaient la délicatesse de son amie. Cette dernière oublia un moment leur bonne amitié de trois ans, ainsi qu'un service important qu'elle lui avait rendu dans une douloureuse affaire, et se leva, agacée par ces paroles.

L'autre lui demanda si elle devait sortir. Elle répondit que oui, qu'elle allait à la « bénédiction » comme chaque jour. Alors sa collègue changea brusquement de visage et de ton et lui dit, avec la douceur d'une dévote : – Tu fais bien, mon enfant. Moi aussi je ressens la nécessité d'aller à l'église tous les jours dédier une pensée à Dieu. Je me sens mieux après.

Il lui fallait cependant rentrer à Turin. Elle devait encore rendre visite à une amie, parente d'une institutrice qui avait été préceptrice dans la famille du prince Carignano et elle devait faire une commission au curé de la Consolata, une foule d'affaires.

– Donc – lui dit-elle en lui prenant le menton à deux doigts – va de bon cœur assurer l'école du soir. Je suis sûre que tu y trouveras des gens cordiaux, rudes mais authentiques, et même respectueux. Il suffit de les traiter sans suffisance, simplement, à leur façon. Tu verras, dans un mois ils t'adoreront.

La jeune fille hocha la tête. – J'ai de mauvais pressentiments – répondit-elle.

– Des chimères ! – reprit l'autre. Le peuple, c'est comme le diable, il est beaucoup moins mauvais qu'on l'imagine. Puis elle lui fit part d'une idée : pour les premiers soirs, elle pourrait faire venir le cantonnier.

L'autre sourit. Le cantonnier était un pauvre petit vieux qui faisait le bravache, mais qui tremblait de peur au point que lorsqu'il entendait les cris d'une dispute dans la rue, il n'y avait plus moyen de mettre la main dessus, il semblait passer à travers les murs, comme un fantôme.

– En somme – conclut M^{lle} Mazzara – tout ira pour le mieux, je te l'assure, moi. Je reviendrai bientôt te voir et tu me diras que tu es contente.

La jeune fille sortit avec elle pour la raccompagner jusqu'au boulevard, tandis que l'autre lui donnait encore précipitamment des nouvelles d'une dizaine d'amies.

Une fois arrivées à la porte de la cour, elles rencontrèrent un jeune homme avec un chapeau mou, la pipe à la bouche, qui les fixa toutes deux du regard, se rangea pour les laisser passer puis entra dans l'école et se retourna pour regarder la jeune maîtresse Varetti.

M^{lle} Mazzara se montra très étonnée et s'exclama : – C'est lui !

– Qui, lui ? – demanda l'autre, troublée.

– Lui, celui dont je viens de te parler ; il vient tous les dimanches attendre sa cousine. Je ne savais pas qu'il était à Sant'Antonio, tu dois le connaître.

Elle répondit en balbutiant qu'elle le connaissait de vue.

– C'est sans doute un élève de l'école du soir – dit alors sa collègue, mais la jeune fille était sûre que non.

– Alors – dit son amie – il est sûrement venu s'inscrire. Que veux-tu qu'il vienne faire ici ?

L'autre pâlit. Mais son amie ne s'en aperçut pas et lui dit joyeusement : – Ce sera à toi de le convertir. Ne reste pas ici à attraper froid. Adieu, Enrica !

Elle lui donna un baiser et fila dans la neige.

La maîtresse rentra le cœur battant. Était-il vraiment venu se faire inscrire à l'école du soir ? Et pourquoi avait-il attendu qu'elle y soit affectée ? Elle eut tout de suite l'idée d'aller vérifier cela chez Garallo, qui, faisant fonction de directeur, recevait les inscriptions, mais elle fut retenue par la crainte qu'il devine son inquiétude, et la traite de pusillanime. Elle n'eut plus de doutes une minute après, en voyant de la fenêtre de la cour le jeune homme en train de parler avec le maître, qui le congédia d'un geste de ses doigts ouverts semblant vouloir dire : – À huit heures. – Elle connaissait cet individu plus que de vue car dans le faubourg tout le monde en parlait. C'était un certain Muroi, surnommé *Saute-fenêtre* parce que, étant enfant, pour échapper à une colère de son père qui voulait le tuer, il avait sauté par la fenêtre de chez lui en se cassant la jambe sur le pavé de la rue. Son père, ouvrier dans une des usines de Sant'Antonio, était mort d'un coup reçu par une courroie de transmission sous laquelle il s'était introduit en état d'ivresse, après avoir fait souffrir pendant dix ans les peines de l'enfer à son épouse, une pauvre femme très dévote qui travaillait dans une tannerie. Leur fils travaillait chez un forgeron, quand il en avait envie ; il passait des journées entières à Turin, avait été un an en prison pour coups et blessures, et avait rendu fous les carabiniers en leur filant dix fois entre les doigts ; il fréquentait la pègre de la ville et des environs, était joueur, ivrogne, querelleur, tyrannique, sans pitié avec sa mère, à laquelle il arrachait jusqu'au dernier centime en la menaçant d'aller faire des scènes à l'église ou de raturer les images pieuses de la maison ; enfin, il était accusé par la rumeur publique de toutes les friponneries et de toutes les violences commises la nuit à Sant'Antonio dont on ne découvrait pas les coupables. La maîtresse l'avait toujours eu en horreur, et plus encore depuis quelque temps, car, par sympathie ou bien pour le plaisir de l'intimider et de la confondre par son regard, il s'était mis à la dévisager chaque fois qu'il la rencontrait, et à s'arrêter pour la regarder encore après son passage ; et en effet, sous le regard de ses yeux noirs brillant d'un éclair sinistre, elle changeait de couleur et restait sans souffle. Pourquoi était-il venu se faire inscrire à l'école du soir ?

se demandait-elle. Sûrement pas pour s'instruire. Et lui passaient par la tête les idées les plus noires : offensé par l'aversion qu'elle lui montrait malgré elle, il voulait venir à l'école pour se venger, ou bien, prenant son trouble pour de l'émotion née d'un élan de sympathie, il voulait s'en approcher pour faire sa conquête ; deux soupçons qui l'effraient de la même manière.

Maintenant, il lui semblait déraisonnable de s'en être tant préoccupée auparavant, alors qu'elle savait pourtant qu'il ne faisait pas partie de la classe. À présent, en revanche, elle avait bien raison d'être angoissée. Mon Dieu, qu'allait-il se passer ? Comment s'en tirerait-elle ? Agitée par ces pensées, elle se mit à marcher dans sa chambre. Elle s'arrêta un instant devant un portrait de son père en uniforme accroché au mur, comme pour prendre conseil et courage de son effigie ; ensuite elle s'arrêta devant son miroir, comme pour interroger sa propre personne, savoir si elle allait imposer le respect ou bien encourager l'impertinence, si elle arriverait à la freiner en inspirant de la sympathie, ou même de la pitié. Mais le miroir ne disait rien qui la rassure. Vingt-quatre ans environ, grande pourtant, elle en faisait dix-huit ; elle avait un joli corps d'adolescente, le visage d'une blancheur laiteuse, des traits menus de petite fille et une petite bouche décolorée, d'où sortait une voix faible et douce de malade. Quelle autorité pouvait-elle avoir ? Même le léger défaut de strabisme qui donnait à ses yeux bleus un air rêveur, séduisant selon beaucoup, lui semblait devoir se prêter aux blagues et aux moqueries, tout comme son teint délicat et sa grâce distinguée, qui faisaient un contraste trop vif avec l'allure de ses élèves. Elle resta quelque temps devant son miroir, en lissant distraitement de sa main longue et blanche ses cheveux châains qui descendaient sur ses tempes, et en se demandant quelle expression elle devrait adopter devant la classe le lendemain soir, pour s'attirer d'emblée un peu de bienveillance. Mais soudain elle s'en éloigna, plus inquiète que jamais, et s'approcha de la fenêtre, pour fixer d'un regard scrutateur l'extrémité du boulevard, là où à travers le brouillard du soir resplendissait déjà la lanterne rouge de ce terrible cabaret, qui lui faisait imaginer tant d'horreurs et trembler. Deux coups qu'elle entendit alors dans le mur, de l'autre côté de sa chambre, la tirèrent de ses pensées.

C'était sa collègue, M^{lle} Baroffi, qui l'appelait pour dîner dans sa chambre. Depuis un mois elles dinaient ensemble, elles deux et M^{lle} Latti, se contentant de la cuisine rustique de la femme du cantonnier, qui faisait parfois aussi le service à table, entre deux coups de balai. Désireuse de distraction, la jeune fille accourut immédiatement et trouva ses commensales déjà assises à une petite table ronde où la soupière et la lampe à pétrole se disputaient l'espace, en fumant de concert. Mais à son regret, la conversation dévia immédiatement sur l'école du soir. M^{lle} Latti avait traversé le

village peu de temps auparavant et entendu un aide-maçon dire à l'un de ses camarades avec un clin d'œil : – Dis donc, demain nous aurons la petite institutrice. – Et elle plaisanta à ce propos avec son amie.

Mais sa bonne humeur était une exception à la règle. Cette petite personne souffrait d'une mélancolie monomaniaque, que ne laissait absolument pas supposer son petit corps grassouillet et son minois noir et vif de jeune gitane : elle se croyait toujours malade, d'une maladie qui variait tous les quinze jours ; dans sa chambre, elle possédait une pharmacie complète, avait toujours dans sa poche des pilules et des poudres, savait par cœur *Comment être son propre médecin*, recherchait les remèdes dans la page quatre des journaux, tenait une correspondance avec un clinicien de Turin et, entre autres maux, était tourmentée par une toux permanente, ou plutôt par un soupçon permanent de toux, qui l'amenait à se lancer dans de perpétuels efforts d'expérimentation, tel un chanteur qui aurait perdu sa voix. À ses élèves, elle donnait souvent comme rédactions des lettres destinées à consoler des malades éloignés, ou bien à raconter une maladie personnelle. Parfois, au début du cours, elle disait : – Mes petites, c'est une des dernières leçons que vous tient votre pauvre maîtresse ! – Lorsqu'elle passait devant un cimetière avec des amies, elle soupirait : – C'est là qu'on m'attend ! – Les plus malignes de ses élèves n'avaient qu'à s'approcher d'elle et lui dire : – Qu'avez-vous, ce matin, madame, pour être aussi pâle ? – et elle, même quand elle allait bien, était prise d'une terrible agitation. Bonne comme le pain au demeurant, dominant toutes les petites misères et les menus emportements de l'univers scolaire, comme quelqu'un qui croit être déjà passé d'un monde dans l'autre. C'était la fille d'un agent municipal.

M^{lle} Varetti ne répondit pas à ses plaisanteries. Alors M^{lle} Baroffi la reconforta.

– Moi je t'envie – dit-elle avec sa grosse voix, levant son pâle visage poupin de mère noble, couronné d'une chevelure au désordre poétique, et lançant un regard par-dessus la tête de son amie comme si elle parlait à une personne debout derrière elle. – Tu pourras étudier le peuple : un beau sujet d'étude qui n'a jamais été exploré à fond. Tu pourras faire un grand bien. Je voudrais être à ta place et je pense que je ferais ce que je voudrais de cette classe. La maîtresse Garallo ne comprenait pas les élèves, ne savait pas toucher les cordes sensibles... En un mot, elle n'est pas douée pour la parole. Mais une jeune fille intelligente et de cœur doit pouvoir les tenir en quatre leçons.

La jeune fille secoua la tête d'un air incrédule.

– Tu es trop théorique – lui dit-elle.

C'était bien vrai. En dépit de ses trente-huit printemps, elle croyait encore en l'image de l'ouvrier des manuels de lecture qui chante les joies de

la pauvreté honnête et plaint les riches accablés de soucis. Plongée comme elle l'était dans la littérature, elle n'avait aucune connaissance pratique de la vie, aucune base d'observation faite directement sur les hommes et sur les choses; rien qu'un bric-à-brac désordonné et bizarre de jugements livresques, de concepts convenus, de phrases toutes faites, qu'elle combinait continuellement, comme une mosaïque, pour ses conférences idéales. La conférence tenait chez elle d'une vraie frénésie mentale, qui lui avait fait négliger l'école et se faire reléguer de la ville au faubourg Sant'Antonio où elle souffrait de nostalgie littéraire, l'esprit toujours tourné vers Turin, terrain de ses modestes gloires d'antan, tel un paradis perdu. Sa passion atteignait un tel degré qu'elle ne pouvait voir une table et une chaise sans penser tout de suite à une conférence; elle aurait tenu des conférences aux arbres du boulevard, elle pratiquait des expériences oratoires sur elle-même, dans sa chambre, elle ne pensait quasiment à rien d'autre; tout ce qui entrait dans sa tête par le biais de la conversation ou des livres prenait automatiquement la forme d'un discours académique, à l'instar de ces matières qui prennent une forme donnée dans une machine donnée. Elle offrait donc en cela un cas curieux de cleptomanie littéraire car, d'instinct, innocemment, elle ne faisait que piller les pensées des autres et y appliquer son sceau comme la chose la plus naturelle du monde; par exemple elle s'emparait de la conférence de quelqu'un, la remaniait et la faisait sienne, sans lui apporter rien d'autre qu'une certaine teinte lyrico-pédagogique uniforme qu'elle dispensait partout; et quand elle pouvait la lire, elle y apportait de douloureux accents dramatiques, gesticulant comme un naufragé qui appelle au secours. Quelques années auparavant, elle avait publié un indigeste livre de lecture, qui, d'un bout à l'autre, ressemblait à un dépôt d'objets de provenance suspecte, sur lequel elle avait fait imprimer « *droits de propriété réservés* », et à présent, dans son ermitage, elle accumulait les fruits d'un ample et inlassable saccage, pour le jour où elle reviendrait à Turin. La seule chose qui l'inquiétait, c'était son poids croissant et la prolifération de ses cheveux gris, ce qui, selon elle, nuirait quelque peu à ses succès futurs.

L'observation de la jeune fille la piqua un peu.

– Non, je ne suis pas théorique – répondit-elle. – J'ai plus d'expérience que toi, je connais le peuple mieux que toi, et j'ai remarqué que le peuple, les ouvriers en particulier, on ne sait pas l'instruire. L'ouvrier est ingénu parce qu'il est inculte, et bon parce qu'il travaille, et ainsi prompt à tous les enthousiasmes. Il faut donc le toucher dans le sentiment patriotique, dans l'amour de ce qui est beau et grand; il faut faire briller à son esprit les idéaux de la jeunesse, avec le langage de l'enfance. C'est ce qu'on ne sait pas faire et que je ferais moi, chère amie.

– Mon Dieu ! dit avec tristesse la jeune fille. – Quand il vous lance une insulte en pleine figure, c'est vraiment utile de lui répondre avec des idéaux !

– Moi, on ne m'insulterait pas – répliqua l'autre.

La discussion, qui menaçait de s'envenimer, fut interrompue au bon moment par M^{lle} Latti qui, après avoir dévoré comme un jeune loup, laissa brusquement tomber sa fourchette en s'écriant : – Cet appétit me sera fatal !

Ses camarades sourirent. – À propos – dit M^{lle} Baroffi –, Garallo m'a dit qu'il venait d'inscrire Saute-fenêtre.

Elles le connaissaient toutes de réputation.

M^{lle} Varetti fit signe qu'elle le savait.

– En voilà un par exemple – ajouta la conférencière – que je me ferais fort de faire pleurer comme un enfant.

– Je voudrais t'y voir – dit la jeune fille.

– Et tu m'y verrais – répondit l'autre en secouant sa chevelure. Parfois ces démons déchaînés, qui font peur à tout le monde, ont des cœurs d'enfants. Il suffit de trouver le bon chemin, et la parole peut tout. Regarde comme Garallo les a en main.

Garallo avait la seconde classe de l'école du soir. Mais l'exemple n'était pas probant, car dans la seconde il n'y avait pas d'hommes mûrs. Par ailleurs, la jeune fille ne croyait pas du tout qu'il était ferme sur la discipline comme il s'en vantait. Il avait coutume de dire : – Dans ma classe on entendrait une mouche voler – et elle, le soir, de sa chambre, elle entendait un raffut du diable.

– C'est une autre chose – intervint M^{lle} Latti, qui s'était remise à manger – Garallo est républicain ; ça lui est plus facile de les tenir, le peuple a de la sympathie pour les républicains. Mais la conférencière dit que Garallo était républicain, de principes et de cœur ; chez lui il y avait des portraits de Mazzini, d'Aurelio Saffi et d'Alberto Mario ; son père avait été mazzinien, il restait fidèle aux idéaux de son père, mais à l'école il ne faisait pas de propagande, il s'abstenait seulement des adulations et des menteries obligatoires.

– C'est ça, c'est un républicain silencieux – fit observer la jeune fille – il se garde bien de se compromettre, ça n'entre pas dans ses comptes.

Ce jeu de mots involontaire fit rire les deux autres. Garallo et sa femme étaient réputés comme les deux comptables les plus passionnés du corps enseignant, ils faisaient des calculs à n'en plus finir sur leurs propres traitements et augmentations quinquennaux, et sur ceux des autres ; ils étaient continuellement occupés par des questions de contentieux scolaire financier, étudiant les bulletins du *Monte delle pensioni* et ceux de la *Cassa Società degl'insegnanti*, les relations avec la *Cassa pensioni* de la Municipalité, méditant propositions et observations à faire lors des réunions, enregistrant

les « liquidations »³ de leurs collègues, discutant le budget du Ministère de l'instruction publique, élevant des lamentations sans fin, en duo, au sujet de toute augmentation de dépense que l'on faisait sur les autres budgets de l'État. Ils ne sortaient presque jamais de leur trou, et on disait qu'ils passaient toutes leurs soirées en calculs et raisonnements de cette espèce, grignotant, au milieu des chiffres, les saucissons et les *ricotte* dont les parents de leurs élèves leur faisaient cadeau.

Les deux maîtresses plaisantèrent un moment sur le sujet et elles étaient justement en train de dire que les deux époux connaissaient sur le bout des doigts les traitements, les indemnités et les « à-côtés » des instituteurs du monde entier, de Saint-Pétersbourg jusqu'à la Californie, lorsque M^{lle} Varetti entendit dans le couloir le pas de Garallo qui s'arrêta devant la porte de son logis.

Alors qu'elle se levait pour aller chez lui, elles entendirent au contraire que l'on frappait à la porte de M^{lle} Baroffi, laquelle courut ouvrir et fit entrer le maître qui tenait une grande feuille de papier à la main. C'était un étrange personnage : la quarantaine environ, de petite taille, râblé, une tête énorme avec une épaisse chevelure noire ébouriffée, le visage pâle et sérieux, avec deux moustaches courtes et hirsutes, des lunettes fumées et une voix de basse.

Il ne voulut pas s'asseoir. Il venait, envoyé par sa femme, apporter à M^{lle} Varetti la liste des inscrits à sa classe du soir. Celle-ci prit le papier, y jeta un coup d'œil : il y en avait quarante. Elle regarda le dernier nom. Hélas ! c'était celui de Muroni, Saute-fenêtre.

Garallo tira une autre feuille, plus petite, où les élèves étaient répartis en deux sections : ceux qui savaient lire et écrire sommairement et ceux qui débutaient. – Vous savez sans doute – dit-il – qu'il y a un nouvel inscrit.

Elle répondit qu'elle l'avait vu.

– Ne vous faites pas de souci – lui dit le maître d'une voix bourrue, remarquant son visage inquiet –, lui et les autres on les fait tous filer doux de la même façon. Inutile de faire des phrases, de faire du sentiment. Il faut de la franchise et de l'énergie, montrer qu'on ne craint personne. Le peuple aime les caractères forts et francs. Je les ai tous en main, les miens, et ils ne pipent pas. En tout cas, s'il y avait quelque chose, faites-moi appeler : il suffira que je me montre.

La jeune fille le remercia, avec un léger sourire ironique ; le maître lui souhaita le bonsoir et s'apprêta à sortir. Arrivé près de la porte, il se retourna pour annoncer une bonne nouvelle à ses collègues. Il semblait que

3. Crédits qui sont accumulés tout au long d'une carrière et qui sont versés au moment de la retraite.

le Ministère se fût enfin décidé à accorder une réduction sur les billets de train aux enseignants de l'école élémentaire. – Il était temps – dit-il, et sortit.

Les deux maîtresses souhaitèrent la bonne nuit à M^{lle} Baroffi et rentrèrent dans leurs chambres au moment où le cantonnier barricadait la porte de la cour, et la maison solitaire demeura dans un profond silence.

Le lendemain matin, alors qu'elle s'apprêtait à descendre à l'école des enfants, M^{lle} Varetti reçut une visite inattendue : la mère de Saute-fenêtre.

Cette dernière entra timidement dans la chambre en faisant une révérence, comme devant une grande dame, et tout en regardant autour d'elle avec un air de curiosité respectueuse, elle sembla un instant étonnée de voir accroché au mur le portrait d'un officier. C'était une petite femme trapue, avec un fichu jaune sur la tête qui laissait voir ses cheveux gris, habillée en paysanne, mais propre ; un visage d'âme en peine, creusé par un sillon au milieu du front, et deux yeux inquiets et luisants, où brillaient deux larmes figées et comme cristallisées.

Elle commença par une question singulière, à voix basse, comme si elle parlait dans un confessionnal : elle demanda à la maîtresse si elle savait *pour quelle raison* son fils avait décidé d'aller à l'école du soir. La maîtresse fut étonnée par la question : que pouvait-elle en savoir ? Et le soupçon que cette femme imaginât un lien, ne serait-ce que de mots, entre elle et le jeune homme, lui fit monter le sang aux joues.

Alors, d'une voix tremblotante, parlant tout bas, presque à l'oreille, la vieille lui recommanda son fils au cas où il ne se comporterait pas bien et commettrait quelques... imprudences, elle pria la demoiselle de l'excuser autant que possible, de ne pas le prendre de front... à cause de son mauvais caractère. Malgré tous les torts qu'il lui avait faits, elle semblait encore croire qu'il était plutôt perversi par ses mauvaises fréquentations qu'avec un mauvais fond. Mais la vérité sortit de sa bouche malgré elle, quand elle aperçut dans la jeune fille une expression fugitive de compassion. – Ah ! Madame la maîtresse ! – s'exclama-t-elle, en joignant ses mains –, si vous saviez quelle vie est la mienne ! Ce fils auquel je donnerais tout mon sang ! Sainte Vierge ! Et dire que depuis l'âge de treize ans il n'a plus voulu ni se confesser ni communier !

Et elle se mit à pleurer. Oui, tout le reste lui aurait semblé peu de chose, si seulement il avait voulu aller à la messe le dimanche. C'était même la raison de sa venue. Si madame la maîtresse, en faisant la classe, sans y toucher, petit à petit, avait pu lui inculquer un peu de religion, un peu de crainte de Dieu, avec ces mots que les gens instruits savent trouver, elle aurait fait une œuvre de bien, et elle-même l'aurait bénie toute sa vie.

À ce moment, elle s'interrompt pour s'approcher de la fenêtre et regarder le boulevard, sans se montrer aux vitres, parce qu'elle craignait

que son fils l'ait vue entrer ou bien qu'il la voie sortir. Son allure comme tous ses gestes révélaient un souci habituel et ancien, qui était devenu une sorte de maladie chronique chez elle, et qui laissait deviner une histoire pitoyable de douleurs et de peines, de nuits veillées à attendre son fils, avec la hantise qu'on le lui ramène blessé ou mort, de persécutions et de coups reçus de son mari, de terreur continuelle de la justice humaine et divine, vingt années d'existence qui avaient été un long martyre sans réconfort et sans repos.

Ensuite elle recommanda à nouveau son fils avec des mots humbles, où perceait néanmoins une certaine fierté craintive de sa sinistre célébrité. Les mauvais camarades et les femmes de mauvaise vie le recherchaient, tout le monde le voulait, le faisait boire et jouer, il était fier, s'offensait pour deux fois rien, n'avait peur de rien... Mais dans son enfance il avait été aussi gentil que les autres. Et ce souvenir la fit fondre en larmes une nouvelle fois. – Si on m'avait dit – s'exclama-t-elle en pleurant dans ses mains ouvertes –, quand je le portais dans mes bras, qu'il m'aurait déchiré le cœur de cette façon ! – Et tandis que la maîtresse lui disait quelques mots de consolation, elle ôta les mains de son visage et se mit à la regarder dans une attitude de gratitude et d'admiration, comme si elle observait pour la première fois sa figure distinguée et sa voix suave. – Ah ! ma pauvre petite ! – dit-elle – une demoiselle comme vous... devoir faire la classe à tous ces démons ! – Et elle s'en alla, après avoir lancé un autre regard inquiet par la fenêtre.

L'école du soir devait commencer à huit heures. Un quart d'heure plus tôt, M^{lle} Varetti, regardant par les vitres, vit en bas, dans le brouillard du boulevard, de noirs groupes d'ouvriers qui de leurs pipes et de leurs cigares allumés piquetaient l'obscurité comme autant d'yeux enflammés. Ce soir-là, elle avait mis une robe de lainage, couleur café, un peu large, qui lui semblait la plus apte à ne pas attirer les regards sur sa personne. Dix minutes avant l'heure, Garallo vint la chercher pour la présenter aux élèves.

En passant par le couloir, ils rencontrèrent le cantonnier, un petit vieux sec au long nez, l'air arrogant. Garallo lui ordonna d'avoir à l'œil la classe de la jeune fille...

– Dedans ? – demanda-t-il en s'assombrissant.

Le maître lui répondit : – Dehors – et l'homme respira. – Dedans ou dehors – dit-il –, cela revient au même pour moi.

La jeune fille entra avec le maître dans la salle qui était celle où M^{lle} Baroffi faisait la classe aux enfants le jour. Il n'y avait encore que six ou sept élèves à leurs pupitres au fond ; les autres entraient peu à peu. Le maître et la maîtresse montèrent sur l'estrade, là où se trouvait le bureau, et se tinrent debout devant le tableau, sous la petite flamme du gaz, assistant à l'entrée.

Ils entraient un par un, par trois, par cinq, à la queue leu leu, livres et cahiers à la main, les hommes tapant des pieds à cause du froid, les jeunes garçons dans un grand bruit de sabots, et tous, en entrant, lançaient un regard de vive curiosité à la nouvelle institutrice; certains faisaient même halte un instant; et au fur et à mesure qu'ils se glissaient sur leurs bancs, ils exprimaient à voix basse à leurs voisins leur impression. C'étaient des élèves de tout âge, de douze à cinquante ans : des ouvriers de l'usine de fer blanc et de celle d'acide sulfurique, ceux d'une tannerie, des maçons, des paysans, des bergers, de ceux qui descendent des Alpes pour hiverner à Turin avec leurs bêtes, vendre du lait et des fromages, ou pour pelleter la neige : des chevelures hirsutes ou ébouriffées, des barbes incultes, des visages noirs, des cravates rouges, des chemises sales, des vestes grossières gonflées par leurs doubles gilets et leurs gros tricotés qui leur sortaient des manches. Les hommes mûrs, un peu honteux de venir à l'école, allaient s'asseoir presque tous à la dernière rangée, le dos contre le mur, sur lequel on voyait d'énormes taches d'encre, presque jusqu'au plafond.

Lorsqu'ils furent tous à leur place et tranquilles, le maître Garallo fit de sa voix de taureau, mais fort courtoisement, la présentation : – Je vous présente votre nouvelle maîtresse. Je vous recommande obéissance et respect.

Après quoi, il sortit en hâte, sans en dire plus, et la jeune fille resta un instant immobile, debout face à ses élèves qui la regardaient en silence. Un observateur étranger aurait deviné que tous faisaient mentalement une comparaison entre la nouvelle maîtresse et la précédente, M^{me} Garallo, une petite boulotte d'une trentaine d'années qui avait l'air d'être la sœur de son mari; et il aurait également compris que la comparaison était toute à l'avantage de la première. Dans presque tous les regards brillait un sourire manifestant des pensées difficiles à exprimer.

La jeune fille demeura un peu embarrassée, le regard incertain, ne sachant par quoi commencer. Puis elle s'assit devant son bureau.

C'est à cet instant qu'entra Saute-fenêtre. Un long murmure se fit entendre et tous les yeux se tournèrent pour le regarder, lui, et la maîtresse; et celle-ci, déduisant de cet acte que tous savaient qu'il venait à l'école pour elle, pâlit légèrement.

Le jeune homme, désinvolte et tranquille, passa devant le bureau, lançant à la maîtresse un rapide coup d'œil de biais, se dirigea vers le premier banc à droite, là où se trouvait une place vide contre le mur, mit une main sur le pupitre, et d'un mouvement très leste, sauta sur le siège et s'assit.

Avant tout, la maîtresse aurait dû faire passer un bref examen au nouveau venu pour s'assurer qu'il pouvait faire partie de la section des plus avancés, où il s'était installé de son propre chef; mais justement l'attente

de cet examen, qu'elle vit dans les yeux des élèves, lui ôta le courage de le faire. Elle commença immédiatement la leçon.

Sa collègue lui avait indiqué brièvement sa méthode et l'endroit où ils en étaient restés. Suivant ses traces, elle se mit à écrire sur le tableau, d'une main hésitante, une série de syllabes simples, afin tout d'abord de faire lire, puis de faire écrire la section de gauche ; tandis que ces derniers écrivaient, elle ferait lire les autres dans le livre de lecture.

La leçon avait l'air de bien commencer ; pendant un certain temps on n'entendit aucun murmure : ceux qui n'étaient pas attentifs à la lecture semblaient absorbés par l'examen de sa personne. Timidement, tandis que les premiers lisaient, l'un après l'autre, elle examina d'un regard furtif ses élèves. Les plus grands se trouvaient presque tous sur sa gauche, avec ceux qui étaient les moins avancés. Celui qui la frappa avant les autres, sur le banc le plus proche d'elle, c'était une sorte d'Hercule en miniature, tout voûté, à la tête démesurée et difforme, le front très bas, un mufle de bœuf : un visage stupide qui laissait apparaître un entêtement de brute, mais qui, malgré l'expression torve du regard, laissait percer je ne sais quelle droiture d'âme. Il prêtait une attention profonde à ses paroles et à la lecture de ses camarades. La maîtresse remarqua que son porte-plume était fait d'une clef dont la pointe pour écrire était enfoncée dans le trou.

Quand arriva son tour de lire, elle lui demanda son nom. Il répondit d'une façon à peine intelligible : – Carlo Maggia. – C'était un garçon boucher qui avait trente-cinq ans et en paraissait dix de plus. Aux premières syllabes qu'il lut, d'une voix de dogue, aurait-on dit, quelques garçons de l'autre section se mirent à rire ; mais au lent regard qu'il promena sur eux, ils se turent. L'attention de la jeune fille fut attirée par un autre élève de la section de droite, qui devait être le plus âgé de tous les adultes : un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, avec une barbe fournie grisonnante, un visage las et bienveillant d'honnête travailleur, qui la réconforta. C'était un certain Perotti, ouvrier à la tannerie, qui, à deux rangs derrière lui, dans la même classe, avait un fils de onze ans, travaillant dans la même tannerie, sérieux et sympathique comme lui. Un peu plus bas, elle remarqua la tête blonde d'un autre ouvrier, plus propre que les autres, qui lui fit impression : un homme sur la trentaine, aux cheveux longs, bien peignés, avec un visage distingué au grand nez aquilin, de petits yeux d'un bleu intense, où brillait l'intelligence, mêlée à une expression d'orgueil, qui se fit plus vive lorsque leurs regards se rencontrèrent. De ce côté de la classe, la plupart étaient de jeunes garçons : des visages vifs, agités, sales, impertinents : ils laissaient entendre immédiatement qu'ils venaient à l'école plus pour profiter de la chaleur et chahuter que pour apprendre. L'un d'eux suscita en elle une véritable inquiétude : c'était un garçon de quatorze ans environ, assis au bout

du deuxième banc, un jeune maçon apparemment, qui sourit ouvertement, avec un air de familiarité nullement respectueux, lorsqu'elle le regarda. Des nombreuses têtes de vauriens qu'elle avait remarquées à la sortie des usines, c'était la plus effrontée : des yeux irradiant tous les vices, un bout de nez retroussé – l'insolence incarnée –, une bouche où l'on devinait, sans qu'il l'ouvre, des obscénités, une peau couleur de cendre, un corps long et décharné, un peu voûté, et le sourire cynique du gamin qui a déjà parcouru un bon bout de tous les chemins qui mènent à l'hôpital ou à la prison. Puis son regard se porta sur le premier rang ; mais, ayant jeté un coup d'œil furtif sur Muroli, elle tourna son regard du côté opposé, portant son attention aux élèves qui lisaient tous ensemble les syllabes du tableau, épelant et chantant comme des enfants qui colleraient leurs bouches à un entonnoir. Pendant ce temps, s'était répandue dans l'école une forte odeur qui commençait à offenser ses narines : celle des pipes et des mégots de cigares éteints depuis peu, un fort relent mêlé de vin, de graisse de machines, de peaux tannées, d'étable, de chaussures trempées. Dans le chœur des lecteurs, elle entendit certains élèves forcer leurs voix pour faire une farce mais elle fit semblant de ne pas y prêter attention.

Quand ils eurent fini, elle leur demanda d'écrire les syllabes sur leurs cahiers, et elle s'adressa à l'autre section. Mais avant qu'elle ne commence, des bancs du fond de la classe descendirent trois grands élèves, leur cahier à la main, parmi lesquels, Perotti ; ils vinrent la trouver comme ils le faisaient avec M^{me} Garallo, afin qu'elle clarifie leurs doutes sur la rédaction qu'elle leur avait donnée. Un peintre aurait pu imaginer un tableau inédit et charmant avec le groupe que forma pendant un instant l'aimable visage de cette jeune institutrice timide et un peu embarrassée, penchée sur les cahiers, au milieu des rudes têtes échevelées des trois ouvriers, penchés eux aussi pour examiner les corrections. Sa collègue avait donné comme travail la lettre de congé d'un ouvrier au directeur de l'usine. Lorsque les trois grands élèves eurent retrouvé leurs places, elle en appela un au hasard, après avoir parcouru la liste, pour lui faire lire son devoir à voix haute. Au nom de *Lamagna Luigi*, l'ouvrier aux longs cheveux blonds se leva. Tous firent silence, y compris dans l'autre section, et se tournèrent pour le regarder, comme s'ils s'attendaient à ce qu'il lise quelque chose de singulier. Il commença sa lecture avec une certaine aisance et une négligence affectée, comme s'il feignait de penser à autre chose. Dans sa lettre, il y avait des phrases qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le sujet, introduites presque de force, où se dévoilait de façon plus manifeste la suffisance qu'elle avait déjà lue dans ses yeux. Elle lui fit quelques remarques grammaticales, auxquelles il opposa quelques objections, sans impertinence, mais sur un ton destiné à faire comprendre qu'il voulait être considéré d'une façon

particulière, ne pas être mis dans le même sac que les autres. La lettre portait la signature : *Lamagna Luigi, votre égal, non votre serviteur*. Ces mots l'éclairèrent soudain.

Ce Lamagna était à coup sûr l'ouvrier socialiste de l'usine de fer blanc dont elle avait entendu parler bien souvent, comme d'un jeune homme à l'intelligence audacieuse et singulière, tenu en grande estime par ses camarades auxquels il prêchait le verbe nouveau dans de petits groupes, concluant chacun de ses discours en recommandant la *fierté de classe*, comme principe et fondement nécessaire de l'émancipation future. La maîtresse lui fit encore une observation sur un mot de la conclusion et il s'assit en murmurant ses objections à son voisin, avec un sourire empreint de dignité.

Jusque-là, à l'exception de quelques légers chuchotements, la classe se comportait bien, et la maîtresse prenait courage. Elle fit ouvrir le livre de lecture l'*Artiere italiano*, que tous les élèves du côté droit possédaient, et lut la première phrase. En lisant, elle songeait qu'il lui faudrait faire lire à tout prix après elle Muroli, tant pour rompre la glace que pour ne pas susciter dans la classe le soupçon qu'elle en eût peur ; d'autre part, en partant de la droite du rang le plus proche, il était le premier. Elle fit donc un effort, et dès qu'elle eut fini sa lecture, se tournant vers lui, elle lui dit : – Relisez.

Tous firent silence.

Le jeune homme se leva, le livre à la main, souriant avec l'air vaniteux de celui qui sait être l'objet de la curiosité et de l'attente.

C'était la première fois qu'elle fixait ses yeux sur lui et elle en ressentit la plus forte répugnance qu'elle eût jamais ressentie de sa vie. Cette tête petite, avec ses cheveux divisés au milieu, comme ceux d'une femme, ce visage semblable à celui d'un gamin monté en graine, d'une pâleur livide, avec deux petits yeux noirs au regard perçant, à l'expression dure et résolue, où l'on devinait une rage vengeresse et sans pitié, cette bouche mince, sans lèvres, qui avait l'air d'une blessure faite au couteau, garnie seulement de deux petites moustaches retroussées, avait quelque chose de féroce et de maniéré à la fois, qui impressionnait plus terriblement que le visage d'un grossier malfaiteur pervers. Tout son corps, bien proportionné et mince, révélait des muscles d'acier et une agilité de saltimbanque. À la chevelure pommadée, au nœud relâché de la cravate qui laissait découvert le cou jusqu'à la fontanelle de la gorge, aux pantalons étroits qui s'évasaient en forme de cloche sur le pied, aux larges poignets de couleur qui couvraient la moitié des mains, on reconnaissait le typique *barabba* ambitieux, un mélange de bellâtre et de chenapan, dévoré de mille appétits, qui n'était retenu que par le frein de la pauvreté, prêt à toute heure à n'importe quelle entreprise et à toute friponnerie la plus audacieuse. Toute sa personne, assise de guingois,

avec une épaule plus haute que l'autre, les éclairs intermittents de ses yeux, le ton de sa voix rauque étaient l'indice d'un orgueil démesuré et sauvage, qui, ne trouvant aucune voie, s'épanchait dans un mépris goguenard de tous et de tout ; de ces mépris de malfaiteurs, s'élevant, croissant peu à peu depuis la poussière de la rue qui les a vus naître jusqu'au summum de toute mesure humaine. Lisant avec difficulté, il faisait semblant de bredouiller par caprice et non par ignorance, et lorsqu'il levait son visage du livre, il lançait parfois un coup d'œil à la maîtresse qui ne voyait que le blanc de ses yeux et en éprouvait une sensation de froid dans les veines. En dépit de ses efforts, chaque fois qu'elle devait le corriger, elle n'osait pas le regarder en face ; elle ne regardait que sa main droite, celle qui tenait le livre, songeant en frémissant que c'était celle qui avait plongé le couteau dans le flanc d'un ami. Quand, la lecture une fois finie, il se rassit, elle se sentit comme délivrée d'une oppression au cœur.

Lorsque ce fut le tour de lire pour le garçon du deuxième rang, celui qui lui avait causé une si fâcheuse impression, elle comprit, à sa façon de se lever et au mouvement de curiosité qu'il causait chez ses camarades, qu'il devait avoir l'habitude de susciter hilarité et désordre dans la classe ; ayant lu son nom, *Pietro Maggia*, espérant s'attirer ainsi un peu de ses bonnes grâces, elle lui demanda s'il était parent de l'autre Maggia, cette sorte de grosse brute de l'autre section.

– *C'est mon tonton* – répondit le gamin, avec une grimace comique qui fit rire ses voisins. L'oncle occupé à écrire avec sa clef ne se retourna pas. Et l'autre commença à lire en contrefaisant sa voix, une de ses performances d'artiste, avec laquelle il imitait celle d'un malheureux estropié du faubourg qui demandait l'aumône. Tous les gamins éclatèrent de rire. Mais trois ou quatre hommes firent sentir leur désapprobation ; parmi lesquels, Perotti qui, depuis son banc du fond lui dit àprement : – Boucle-la !

– Pourquoi me manquez-vous de respect ? – lui demanda la maîtresse encouragée par ces interventions.

Le garçon s'assit, en faisant mine de friser une moustache. La maîtresse passa à un autre. Quand ce fut le tour de Lamagna, elle lui dit : – Faites mieux entendre le double « t » – et celui-ci répondit avec hauteur : – Il me semble l'avoir fait entendre –. Les autres se comportèrent bien. Alors, elle leur indiqua la phrase à recopier et elle revint à la première section.

Cependant, furtivement, elle regardait de temps en temps Muroni pour déduire de son comportement ses intentions. Il écrivait ; mais il la regardait très souvent ; et ses regards, sans dévoiler clairement sa pensée, la confirmaient malheureusement dans la certitude qu'il était venu avec une idée derrière la tête : poussé par une sympathie brutale, ou bien pour faire quelque bravade, peut-être en raison d'un pari passé avec ses camarades, ou

encore avec le seul dessein de lui faire peur et de lui causer du chagrin, par méchanceté; ou par Dieu sait quoi. Chaque fois qu'il la regardait, passait furtivement un sourire sur cette bouche sans lèvres, comme l'éclat d'un couteau, le sourire menaçant, sournois, fuyant de quelqu'un qui couve un projet maléfique. Et à chacun de ces sourires, elle se troublait, si bien qu'elle devait faire un effort pour ne pas perdre le fil de la leçon, et lui s'en apercevait, et ses yeux lançaient un éclair de complaisance triomphale, qui la troublait davantage. Mais pendant toute la leçon, il garda un maintien correct, ne se retournant jamais pour bavarder avec ses voisins, comme s'il était absorbé par son idée.

Ces deux heures interminables passèrent, avec l'aide de Dieu. Le samedi et le dimanche étant chôvés, la maîtresse donna en devoir à la section la plus avancée une lettre destinée à une sœur imaginaire éloignée. Puis elle recommanda timidement à tout le monde de sortir en silence. À ces dernières paroles, le jeune Maggia émit un léger sifflement qui, heureusement, passa inaperçu entre le tintement de la cloche et le bruit que tous faisaient dans leurs préparatifs.

Ils sortirent dans un grand désordre. En passant devant elle, Muroli lui lança un regard qu'elle esquiva. Un grand nombre d'hommes la salua. Mais c'est dehors qu'éclata le plus grand vacarme. Les élèves de Garallo quittaient l'école eux aussi. On se serait cru là à la sortie d'un théâtre populaire, une soirée de Mardi gras: des cris, des salves de sifflements, des sifflotements, des hurlements; un fracas de sabots, des appels de noms à tue-tête, un tohu-bohu de questions et de réponses, où la maîtresse perçut plusieurs fois son propre nom ainsi que des commentaires sur sa personne, suivis d'éclats de rire bruyants, de cris d'animaux, d'exclamations comiques et de raclements de gorges sonores; et de tous côtés, la lueur des allumettes et des papiers enflammés sur les pipes, qui offrirent un instant le spectacle d'une fête des lumières dans le brouillard. Puis le tintamarre s'éloigna peu à peu, on n'entendit plus que des cris et des chants dans le faubourg, auxquels succéda enfin un profond silence.

M^{lle} Varetto sortit de l'école plutôt tranquillisée. Sa classe était moins redoutable que ce qu'elle s'était imaginé; il y avait des figures d'honnêtes hommes, qui lui semblaient disposés à tenir en respect les garnements, et elle était surtout rassurée par l'image de ce Perotti, sur le visage duquel elle avait quasiment vu une promesse de protection paternelle. Elle demanda ensuite à son sujet des renseignements à Garallo, qu'elle rattrapa dans les escaliers, et en eut d'excellents. C'était un bon ouvrier et un très bon père de famille, qui avait travaillé comme menuisier avant d'entrer à la tannerie, et fabriqué deux ou trois petits meubles très jolis pour le musée pédagogique que le maître se proposait de mettre sur pied. Lui et son fils avaient une si

grande volonté de s'instruire qu'à peine sortis de la tannerie ils allaient à l'école sans manger, restant ainsi à jeun pendant dix heures ; et le petit, qui avait fait la seconde élémentaire, corrigeait en outre le travail du père, après dîner. – Vous verrez – conclut Garallo – que cela se passe bien avec le peuple. Si des désordres devaient survenir, vous me ferez appeler par le cantonnier, et je n'aurai qu'à me montrer à la porte : tout le monde rentrera dans le rang.

Bien qu'encore troublée par sa peur de Saute-fenêtre, M^{lle} Varetti se représenta à l'école avec une meilleure disposition d'esprit que trois jours auparavant. Mais elle s'aperçut malheureusement dès le début que, n'étant plus distraits par la curiosité qu'elle avait suscitée le premier soir, et parce qu'ils avaient aussi deviné son naturel timide, les garçons n'entendaient pas se contenir comme la fois précédente. Elle entendit des rires réprimés, et comprit qu'on devait faire des gestes inconvenants dans son dos, tandis qu'elle écrivait des syllabes au tableau. Les plus jeunes commencèrent à parler fort ; certains s'endormaient, l'un d'eux ronflait et elle dut le réveiller. Elle fut obligée deux ou trois fois de s'interrompre, effrayée, attendant que les grands, irrités d'être dérangés, imposent le silence. Le petit Maggia amusait ses voisins avec une gymnastique continuelle des mains et des pieds, sous son pupitre, et quand elle le regardait, il la fixait avec une expression de feint étonnement si impertinente qu'elle devait tourner la tête d'un autre côté.

Une fois terminée la lecture de la première section, le silence général se fit lorsqu'on vit Saute-fenêtre sortir de son banc le cahier à la main pour monter sur l'estrade demander des explications sur son travail.

La maîtresse trembla, prise par le pressentiment d'un geste d'audace imminent.

Le jeune homme s'approcha d'elle avec une parfaite tranquillité, en simulant même un grand sérieux, et après avoir déposé devant elle son cahier ouvert, lui posa une question à propos d'une phrase. Surmontant la répugnance qu'elle ressentait en étant si proche de lui, en tremblant et en se recroquevillant presque sur elle-même, comme pour éviter son contact, elle pencha son visage sur le cahier, et lut les premières lignes de la rédaction : c'était une lettre adressée à une sœur.

Tout à coup, poussée par un élan d'indignation plus fort que toute crainte, elle saisit la feuille à deux mains, la déchira en deux morceaux et repoussa le cahier loin d'elle.

Elle venait de lire le début d'une déclaration amoureuse.

Le jeune homme reprit son cahier et retourna à sa place, tête baissée, avec un sourire sinistre. La maîtresse demeura quelques instants blanche comme un linge. Ensuite, à grand-peine, elle recommença la leçon.

Cet événement mystérieux, immédiatement commenté par un vif murmure, permit de maintenir parmi les élèves un bref silence de curiosité

et d'attente. Mais vers la fin, tandis que la maîtresse tournait à nouveau le dos à la classe pour écrire des syllabes avec sa craie, elle fut troublée par le bruit d'une grosse boule de papier mâché qui s'abattit au beau milieu du tableau et retomba à ses pieds.

Elle se retourna, le visage en flammes, pour chercher le coupable : ce ne pouvait être Muroni, parce que la boule était venue du milieu de la classe. Elle regarda le petit Maggia, mais il avait une figure impassible. Elle regarda les autres garçons : ils étaient tous immobiles comme des statues.

– Qui a fait ça ? – dit-elle d'une voix émue.

Personne ne répondit.

Elle chercha le visage de trois ou quatre hommes plus âgés, qu'elle croyait disposés à la protéger : celui de Perotti entre autres, mais ils baissèrent tous la tête. Alors, découragée, elle fit un effort pour ravalier ses larmes, et poursuivit la leçon.

Ce nouvel affront qui lui avait été fait au vu de tous lui serrait le cœur plus que le premier, qui l'avait néanmoins offensée plus intimement en tant que femme ; et son émotion plus que visible contribua à assurer un peu de retenue parmi les élèves, à l'exception du petit Maggia, qui essaya deux ou trois fois de faire rire la classe. Mais les adultes, indignés, le firent taire. Elle continua tristement à faire lire, ne regardant Muroni que vers la fin du cours. Mais les yeux qu'elle vit à ce moment-là la bouleversèrent : ce n'était plus le regard à la fois curieux et moqueur du premier soir, mais un regard aigu et froid, jetant des éclairs entre ses paupières mi-closes, où transparaissaient son orgueil offensé, un projet résolu de vengeance, une menace ouverte. Sur le coup elle se vit attaquée, frappée, blessée, étendue par terre sur la neige, sentit couler du sang chaud le long de son flanc, et ses genoux tremblèrent comme lors d'une fièvre.

À la sortie, elle vit plusieurs élèves se presser dans le couloir autour de Muroni pour lui demander la révélation du mystère. Perotti fut parmi les derniers à sortir.

La maîtresse l'appela.

Il s'approcha avec une attitude de respect, le chapeau à la main.

– Vous avez vu – dit la maîtresse d'une voix encore tremblante – l'affront qu'ils m'ont fait, au tableau. Si je ne fais pas punir le coupable, ils en feront davantage. Pourquoi ne me dites-vous pas qui a fait cela, vous qui êtes un honnête homme ?

Perotti baissa la tête un peu honteux, sans répondre.

– Pourquoi ne dénoncez-vous pas le coupable ? – répéta la maîtresse.

– Eh, ma chère dame – répondit franchement l'ouvrier – pour ne pas prendre un coup de couteau.

La maîtresse eut un mouvement d'horreur.

- Mais seul un garçon peut avoir fait ça ! – dit-elle.
 - Justement – répondit l'autre – ils sont pires que les adultes.
- La maîtresse ne dit plus rien, et Perotti s'en alla, tête basse.

La première idée fut d'arrêter les leçons. Puis le sentiment de la dignité l'emporta en elle. Il aurait été lâche de céder immédiatement devant l'insolence d'un petit groupe, le pire de la classe. Et elle décida non seulement de tenir bon mais surtout de garder enfouis en elle ses chagrins et ses craintes. Mais M^{lle} Baroffi la ramena sur ce sujet le lendemain matin, au petit déjeuner, en se plaignant de ce que ses élèves du soir avaient percé le fond des encriers fixés sur les pupitres, de sorte que toute l'encre s'était répandue sur les vêtements des filles. Alors M^{lle} Varetto évoqua ses ennuis. Mais elle, de son timbre empâté de mère noble, reprenait toujours son refrain : – Mais parle-leur, une bonne fois pour toutes ! Fais-leur un beau discours qui les émeuve ! Tant qu'ils ne t'entendront pas, tu n'arriveras à rien. Si tu veux, je te rédige une petite harangue, moi. Ta devise doit être : *Sursum corda* ! Ah, si j'étais à ta place, moi ! Je les amènerais à me baiser les mains, comme des esclaves reconnaissants. Il n'y a rien d'autre que la parole, ma chère petite ! – Mais M^{lle} Varetto ne souffla mot de ce qu'avait fait Muroli car, au fond, bien qu'il l'eût offensée, il l'avait au moins soulagée d'une incertitude angoissante en lui dévoilant le dessein pour lequel il était venu à l'école, et même la nouvelle crainte qu'elle nourrissait à présent au sujet d'une vengeance née de son orgueil blessé, dans sa clarté, l'angoissait moins que la peur mystérieuse d'avant.

Cela dit, la troisième leçon fut encore plus orageuse que la deuxième. Dès le début, elle s'aperçut que les pires éléments de la classe avaient dû s'entendre pour faire du tapage. L'attitude même de Muroli lui sembla d'emblée volontairement changée. Assis sur son banc, il prit un air de défi, les mains dans les poches de son gilet, une jambe sur l'autre, fixant sur elle un regard qui passait sans cesse de son visage à ses pieds, et de ses pieds à son visage, un regard qu'accompagnaient un balancement de la tête et un sourire continu, comme s'il voulait lui faire comprendre le désir sensuel qui l'amenait à caresser d'un œil insolent toute sa personne. Elle découvrit son entente avec le petit Maggia, auquel il lançait des coups d'œil pour l'encourager dans ses impertinences. Elle tint bon cependant, tant qu'elle le put, sans faire de reproches. Mais, sans le vouloir, ce fut le socialiste Lamagna qui déclencha le chahut. Lorsqu'un élève du côté droit lut à haute voix une proposition de l'*Artiere italiano* énonçant : « L'honnête homme, même lorsqu'il est pauvre, est toujours content et honoré », Lamagna eut un rire ironique, et dit d'une voix forte : – Quelles calembredaines on voudrait nous fait avaler ! – Et tous les garçons rirent en chœur. Malgré ça, à chaque interruption ou polissonnerie de leur part, elle fut réconfortée

de voir la plupart des hommes, et en particulier les paysans et les bergers, donner des signes d'étonnement et de réprobation, jusqu'à élever la voix contre les perturbateurs ; et quelques-uns, des visages honnêtes et graves, se montrèrent sincèrement désolés. Cela lui donna du courage au point qu'elle en vint à menacer certains d'une expulsion définitive ; mais sa voix aimable et tremblante donnait si peu de force à ces menaces qu'aucun ne se les tint pour dites. À un certain moment, à une interruption bruyante du petit Maggia, son oncle, cette sorte de brute, rendu furieux comme une bête maltraitée, se leva et lui montra un poing énorme, les yeux révulsés ; mais la crainte de ce poing ne le tint tranquille que quelques minutes. Le gamin ne faisait à vrai dire rien qui permit qu'on l'attrape et qu'on le chasse ; la maîtresse n'arrivait jamais à le surprendre en flagrant délit. Avec une variété et une rapidité étonnantes de gestes, de grimaces et de lazzis, il excitait et dérangeait ses camarades, proches ou lointains, se débrouillant toujours à temps pour prendre à nouveau un air de stupeur bouffonne lorsqu'elle le regardait. À la fin, éclata le scandale. Après avoir été appelé pour lire, Saute-fenêtre, la lecture finie, au moment de se rasseoir, pivota sur lui-même en tournant le dos à la maîtresse. Comme elle avait le visage penché sur le livre, elle ne vit pas la manœuvre mais le rire de toute la bande lui fit suspecter l'injure, et elle blêmit.

Divers cris d'indignation éclatèrent, parmi lesquels s'éleva distinctement celui de Perotti, qui s'exclama : – C'est une honte !

Muroni se tourna d'un bond dans sa direction et fixa sur lui deux yeux effrayants où brillait la résolution d'une vengeance. Puis il dit entre ses dents : – À plus tard !

La maîtresse sentit son sang se glacer ; elle crut voir brandi en l'air un couteau, tout s'assombrit devant ses yeux, elle n'eut plus la force d'articuler un mot de reproche.

L'imminence d'une bagarre tint la classe en silence.

La malheureuse jeune fille aurait voulu que la leçon ne finisse jamais. Vers la fin, elle eut encore la force de dire d'un filet de voix : – Sortez en silence, je vous prie ; rentrez immédiatement chez vous ; ne me causez pas de chagrin.

Saute-fenêtre attendit Perotti sur le boulevard, devant l'école. Tremblant comme une feuille, la maîtresse mit son visage à l'entrebâillement de la porte, après avoir inutilement exhorté le cantonnier à courir dehors et à s'interposer : il disait qu'il accourrait quand ils en viendraient aux mains, et restait immobile derrière elle. Elle vit les élèves se disposer en cercle comme pour assister à un combat. Perotti et Muroni se plantèrent, face à face, sous la lumière du réverbère, les visages dressés qui semblaient presque se toucher. Dans le silence de la foule, elle entendit leurs voix.

– Répète un peu ce que tu as dit ! – lança Muroi.

À cet instant, on entendit la voix en pleurs du fils de Perotti qui suppliait son père de s'en aller, et il semblait s'efforcer de l'entraîner loin de là.

La maîtresse sentit une sueur froide perler sur son front.

Mais aux premiers mots de Perotti, elle comprit qu'il se dérobait. Elle lui entendit dire confusément : – ...entre camarades... ça ne vaut pas la peine... quand on donne son avis...

Toute l'assemblée lança ce *ah* ! prolongé par lequel on prend acte d'une rétractation.

Muroi dit d'une voix forte, au milieu du murmure général : – On ne me lance pas de remarques, à moi – et il continua à parler avec animosité, sans que la maîtresse comprenne, comme s'il sifflait presque ce qu'il disait. La voix de Perotti se fit encore plus conciliante qu'au départ. La bagarre était évitée. Les deux adversaires et la foule s'ébranlèrent.

La jeune fille respira. Mais elle comprit que dorénavant elle n'aurait plus aucun protecteur courageux contre ceux qui l'insulteraient.

À présent, comment pouvait-elle continuer à faire la classe sans rétablir la discipline ? Et comment la rétablir ? Elle songea à demander de l'aide à Garallo ; mais elle le connaissait, il l'aurait exhortée à patienter encore, en lui répétant sa promesse de *se montrer* quand la situation aurait encore empiré. Elle pouvait recourir au surintendant, mais c'était un bonhomme impossible à trouver, toujours à Turin quand on le cherchait à Sant'Antonio, toujours ici quand on le demandait là ; de plus, il s'était fixé comme règle commode de ne jamais avoir affaire avec les ouvriers à l'extérieur de son usine. M^{lle} Varette était encore tourmentée par l'incertitude le lendemain soir, quand on vint la prier de faire un saut dans le faubourg, pour rendre visite à l'un de ses petits élèves gravement malade.

Il n'y avait qu'à parcourir l'allée de l'église et faire encore une centaine de pas dans le village, et comme il faisait encore jour, n'ayant rien à craindre de la part de Muroi, elle y alla tout de suite. Mais elle fut retenue chez le malade plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu, et quand elle sortit, la nuit commençait à tomber. Elle eut l'idée de chercher quelqu'un qui l'accompagnât ; mais elle en eut honte, on aurait ri d'elle. Elle continua donc d'avancer à pas rapides. Quand elle se trouva à l'entrée du boulevard, voyant qu'il était désert, elle s'arrêta. Ensuite elle reprit résolument sa route par un petit chemin tracé dans la neige gelée, en jetant des coups d'œil inquiets à droite et à gauche. Elle n'avait jamais trouvé le boulevard aussi long, et il lui semblait qu'elle ne parviendrait jamais à la moitié, signalée par un banc en pierre. Et elle y était à peine arrivée quand elle vit un homme sortir tout à coup de derrière le tronc d'un des grands arbres du côté gauche, et se

planter à cinq pas devant elle. Un frisson courut dans ses veines : elle avait reconnu la silhouette de Saute-fenêtre.

Elle s'arrêta comme paralysée.

L'autre fit un pas en avant ; elle, clouée sur place, ne réussit pas à bouger.

Le jeune homme lui demanda, de sa voix rauque et basse : – Pourquoi avez-vous déchiré mon cahier ? – La maîtresse ne répondit pas.

– On n'humilie pas ainsi un homme – dit-il.

Elle se tut encore, en tremblant de la tête aux pieds.

– Je pourrais vous le faire regretter – ajouta-t-il.

Elle tremblait si fort que l'autre s'en aperçut.

– Pourquoi avez-vous si peur ?... – demanda-t-il en regardant tout autour. – Il n'y a personne... Donnez-moi un baiser. – Et il allongea sa main.

La jeune fille éclata en sanglots.

À ce moment une ombre apparut au fond du boulevard.

– C'était pour rire – dit le jeune homme. Et il ajouta sur un ton menaçant : – Pas un mot !

La maîtresse se dirigea à pas précipités vers l'école.

Elle rentra chez elle tellement effrayée qu'elle ne songea pas même un instant à dénoncer l'affaire aux autorités. Lorsqu'elle se fut un peu ressaisie, à l'idée d'avoir échappé à cette rencontre sans rien de plus sérieux qu'une belle frayeur, il lui sembla nécessaire de remercier Dieu pour une telle chance. Et elle décida fermement de ne plus jamais sortir le soir sans être accompagnée ; mais elle essaya aussi de se reconforter en pensant qu'il n'oserait plus l'agresser une deuxième fois de cette façon, que sa terreur et ses larmes avaient peut-être éveillé en lui un peu de pitié, ou avaient du moins suffi à satisfaire son ressentiment. Et en effet elle nota en lui, à la leçon du soir même, un changement : il ne provoqua plus de désordres, il s'abstint de tout acte offensant. Mais dans son attitude, il y avait quelque chose qui lui faisait presque désirer qu'il n'ait pas changé : il semblait avoir opéré un retour à ses pensées primitives, lorsqu'il n'avait pas encore commencé à la tourmenter, et qu'il s'y montrait à présent plus concentré et plus résolu qu'alors. Son regard ne courait plus sur sa personne avec cette expression de curiosité sensuelle et insolente ; mais loin de manifester de la bienveillance, il semblait exhaler une haine qu'il n'avait pas par le passé. Il la regardait, et songeait, en se rongant les ongles. Il semblait manigancer quelque chose, une série de choses, contrarié de n'en trouver aucune de satisfaisante. Il en fut ainsi plusieurs soirs, mais il était de plus en plus sombre et morose. Sa mine était insupportable pour la maîtresse. Elle aurait voulu parfois s'adresser à lui hardiment, et l'interroger, lui ordonner de s'expliquer, le supplier même afin qu'il la délivre de cette perpétuelle menace muette qui l'oppressait, estimant que quelles que fussent ses intentions menaçantes,

elles étaient sans doute moins graves que celles qui lui passaient confusément par l'esprit.

Et quand elle était seule, en raisonnant, elle tentait de pénétrer dans ses pensées à l'aide de cette faible et vague connaissance qu'elle avait de la mentalité de sa classe qu'elle ne connaissait que par ouï-dire. Par exemple, il devait tout à la fois la désirer par instinct brutal, comme n'importe quelle autre femme, et la détester à cause de l'aversion qu'elle lui vouait ; il devait haïr en elle la classe supérieure à laquelle il estimait qu'elle appartenait et dont l'aversion pour les jeunes gens de son espèce était certainement la plus vive et la plus évidente qu'il ait jamais vue : il devait désirer se venger de cette aversion en l'outrageant ou en l'agressant et être excité dans ce désir par sa peur même, une peur qui aiguïssait la fierté de sa cruauté et de ses abus de pouvoir ; il devait être tourmenté par la curiosité féroce à voir comment elle se débattrait, supplierait, demanderait grâce, crierait, sangloterait, souffrirait, serait saisie d'horreur sous ses mains. Il devait tout à la fois la désirer et l'insulter intimement, chercher à la déshonorer dans son estime en lui prêtant les expressions les plus vulgaires de son horrible langage, jouir en imaginant la battre et l'abaisser en présence de tous. Cela, on le percevait dans son regard torve, dans ses yeux qui s'enflammaient parfois, devenant livides comme ceux d'une bête sauvage, et par la façon dont, par moments, il aspirait l'air de sa bouche privée de lèvres, comme pour retenir une explosion – imaginait-elle – de dépit et de rage. Et cette pensée la faisait frissonner : elle la chassait, mais elle y retombait, à son corps défendant.

Cependant les garçons, n'étant plus excités par Muroni, se conduisirent un peu mieux pendant quelques leçons. Le responsable des désordres était toujours le petit Maggia. Un soir, la maîtresse dut le chasser de l'école parce qu'il avait placé une petite planche de travers parmi les bancs, pour faire trébucher les élèves qui allaient au tableau, et l'un d'eux, en tombant, avait fait une mauvaise chute. Les grands continuaient à ne pas l'ennuyer, sauf quand ils étaient agacés par les railleries des petits, lorsqu'ils faisaient de grosses erreurs de lecture ou d'écriture, et elle craignait qu'ils ne les frappent une fois sortis. Mais cela n'arriva pas. Le gros Maggia continuait à étudier avec l'obstination d'un mulet. Les bergers se montraient très diligents. Elle n'eut qu'une fois une courte discussion avec Lamagna, qui par ailleurs ne lui manquait pas de respect : il voulait seulement lui faire comprendre qu'il ne lui reconnaissait aucune supériorité sociale, qu'il la considérait, plutôt, comme une femme du peuple à égalité avec lui, qui au lieu de vendre des denrées derrière un comptoir, débitait des connaissances derrière un bureau. Elle fut très étonnée par une idée qu'il avait exprimée dans une rédaction sur *le travail récompensé par la conscience* : à sa manière, il avait voulu dire

que dans la société, s'il y avait une justice, celui qui a plus de talent qu'un autre ne devrait pas pour cette raison gagner davantage, mais devrait gagner moins, parce que le talent facilite le travail et est une récompense en soi. La maîtresse, tout en comprenant que cette idée ne devait pas venir de lui, lui fit très gentiment quelques objections, auxquelles il répondit sèchement : – « C'est ma façon de penser » –. Mais cela n'alla pas plus loin. Et la jeune fille crut qu'avait commencé une période de calme durable.

Toutefois, au fur et à mesure que la classe se familiarisait avec elle, elle remarquait, surtout chez les grands, un changement. Il lui semblait que, peu à peu, ils ressentaient l'influence de son sexe, et que cela se transmettait des plus jeunes aux plus âgés. Elle commençait à voir dans leurs regards une intense et longue fixité, des lueurs de sympathie, des expressions de respect et de sollicitude où l'on comprenait leur intention de capter sa bienveillance, et aussi des idées amoureuses ou lubriques fugitives, que certains s'échangeaient mutuellement à l'oreille, en ricanant. Elle remarqua chez d'autres adultes l'intention manifeste de s'attirer ses bonnes grâces en feignant de lui prêter une profonde attention, en opinant de la tête à ses paroles, et en faisant leurs devoirs avec une grande diligence. Plusieurs venaient lui demander des explications à son bureau, sans vraiment savoir ce qu'ils voulaient ; beaucoup, qui l'avaient regardée au début avec une complète indifférence, la détaillaient de la tête aux pieds, en s'arrêtant sur toutes les parties de sa personne, comme pour prendre les mesures d'un habit ; d'autres, parmi les plus âgés, prenaient avec elle des manières de protection bienveillante, en désapprouvant avec ostentation les perturbateurs, et elle voyait passer comme une lueur sur leurs visages à certaines inflexions douces de sa voix, et devinait en eux, plus qu'elle ne le voyait, quelque chose d'inhabituel, un mouvement, presque l'irruption d'une pensée soudaine, quand elle s'approchait des pupitres pour voir leur écriture. Et tous ces signes l'inquiétaient : elle n'osait pas s'avancer entre les rangées, devait mesurer ses gestes et ses attitudes, elle hésitait, avec une timidité de petite fille, à faire des éloges pourtant mérités, à prononcer certaines phrases qui pouvaient comporter un double sens, à lire certains passages du manuel qui demandaient l'intonation d'un sentiment. Et malgré cela, au cœur même de cette expression de pensées et de désirs qui la troublaient, elle croyait voir briller chez beaucoup de bonnes qualités d'âme, des délicatesses qu'elle n'avait jamais imaginées, comme un mélange vague et confus de sentiments aimables, habituellement cachés sous la rudesse des manières, par l'emploi d'un langage grossier, d'une vulgarité plus délibérée que naturelle. Les seuls incorrigibles étaient pour la plupart des garçons, et Muroni était le seul des grands qui suscitait en elle une répugnance qu'elle ne pouvait vaincre. Un événement l'augmenta encore :

un dimanche soir parvint jusque dans sa chambre comme un son de cris lointains qui sortaient du cabaret *La Gallina*. Elle courut à sa fenêtre et vit une foule à l'extrémité du boulevard : c'était une rixe. Un homme, semblable à une ombre, se détacha de cette masse noire et emprunta le boulevard avec la rapidité d'une flèche ; un autre s'élança après lui. Quand le premier passa devant l'école, la maîtresse entendit un cri perçant : – Au secours ! Au secours ! – qui résonna au plus profond de son âme ; l'homme tourna derrière l'église, et l'autre, à toute vitesse, suivit ses traces. Le cantonnier, qui regardait derrière la porte, reconnut dans le poursuivant Saute-fenêtre. La jeune fille en fut bouleversée, dans l'attente de la nouvelle d'un crime. Il ne se passa rien : le fugitif n'avait pas été rattrapé. Mais ce cri de *Au secours*, où elle avait perçu la terreur désespérée de la mort, laissa dans son esprit une nouvelle et violente horreur de son ennemi.

Ce sentiment était encore vif en elle lorsque, le lendemain, tandis qu'elle traversait le champ couvert de neige derrière l'école pour aller faire quelques courses au village, pensant justement qu'il était impossible que Muroi l'arrête là, en plein jour, à quelques pas des maisons, elle le vit venir à sa rencontre, depuis l'autre bout du champ. Terrorisée, elle regarda autour d'elle et n'aperçut qu'une ribambelle d'enfants qui faisaient des glissades le long du boulevard, à une centaine de pas. Elle n'avait plus le temps de rebrousser chemin, sinon en courant ; mais elle estima que ce serait d'une lâcheté méprisable. Alors, sous l'effet d'une peur excessive, elle fut prise du courage du désespoir et alla directement vers lui, la démarche mal assurée, mais la tête haute.

Ils ne pouvaient que se rencontrer sur l'étroit sentier tracé dans la neige.

À trois pas l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent tous les deux. Il ôta la pipe de sa bouche et la mit dans une poche de sa veste en la pressant de son pouce, et il la regarda avec un sourire qui la fit frémir. Il semblait chercher une phrase pour parler.

La maîtresse eut un vif mouvement d'indignation.

– Mais que me voulez-vous à la fin ? Pourquoi m'arrêtez-vous ? Que vous ai-je fait ?

Le jeune homme jeta un coup d'œil rapide autour du champ : elle redouta une violence de sa part.

– Pourquoi ne me respectez-vous pas ? – cria-t-elle, des pleurs dans la voix, reculant d'un pas... – Pourquoi vous en prenez-vous à une femme qui ne peut se venger ? Respectez au moins la mémoire de mon père !... Je suis la fille d'un soldat, mort sur le champ de bataille !

Et à cet instant, sur son visage contracté par un sanglot, la terreur disparut pour faire place à une indignation altière et à la sainte mémoire invoquée.

Muroni la dévisagea attentivement puis dit à voix basse, sur un ton apparemment très tranquille : – Je n'ai pas du tout l'intention de vous faire du mal.

À cette réponse, sa peur diminua et ses larmes purent couler. Lui la regardait toujours, comme stupéfait.

– Je ne veux pas qu'on m'arrête ! – dit-elle.

– Je ne vous ai pas arrêtée – répondit-il en regardant autour de lui.

– Alors, laissez-moi passer !

Le jeune homme s'écarta dans la neige, et tandis qu'elle passait, sur un ton de plainte plus que de ressentiment, il dit encore à voix basse, comme pour lui : – Je ne suis tout de même pas un assassin.

Craignant qu'il ne prenne son silence pour une injure, elle se retourna, et d'une voix où frémissaient encore les pleurs et qui, malgré elle, se faisait presque suppliante : – Non – dit-elle... – mais ne m'arrêtez jamais plus !

À ses paroles, elle s'étonna de ne pas croiser son regard, qui l'évita. Elle poursuivit son chemin d'un pas vif et, une fois arrivée au bout du champ, involontairement, elle se retourna. Le jeune homme tournait à présent le dos. Il n'avait plus fait un pas jusqu'alors.

Enfin, elle revint chez elle encore épouvantée et tremblante, mais presque réconfortée par la conscience d'une victoire, et plus encore par l'idée d'avoir montré un courage qu'elle ne croyait pas posséder. Le fait d'avoir évité son regard, quand elle s'était retournée, lui sembla dans un premier temps un signe de repentir et de honte, qui donnait de bons espoirs pour l'avenir. Elle se rappela des conseils de Garallo, qui disait qu'avec le peuple il fallait de la hardiesse et de la vigueur, tout comme des idées de la maîtresse Baroffi, d'après laquelle il suffisait d'une parole noble et passionnée pour ouvrir les cœurs les plus endurcis. Mais elle revint bien vite de ses illusions en repensant à l'horrible passé du jeune homme, à sa cruauté envers sa mère, à son cynisme et à sa mauvaise conduite, à cet inoubliable cri *Au secours* de ce malheureux qu'il poursuivait et qui croyait avoir la mort à ses trousses, et elle ne vit plus dans son attitude récente que la crainte d'une résistance vigoureuse de sa part, qui aurait pu engendrer une lutte et des appels au secours. Néanmoins elle alla ce soir-là faire sa leçon en étant moins anxieuse que curieuse de voir quelle nouvelle attitude il adopterait devant elle.

Le comportement de Muroni fut nouveau en effet, sans correspondre nullement à celui qu'elle avait imaginé.

Il ne lui montrait plus de haine, et ne semblait plus ruminer de funestes projets, mais il montrait, comme la première fois, une sorte de curiosité attentive, où le ressentiment pour la répugnance qu'elle lui manifestait semblait atténué. Et si elle avait pu pénétrer dans son cerveau, elle aurait

découvert que c'étaient justement son indignation de quelques heures auparavant, ses pleurs étranglés, sa fière invocation de la mémoire paternelle qui l'avaient changé de cette manière. Non que son aspect et ses paroles lui eussent touché le cœur, mais parce qu'ils avaient constitué pour lui une chose nouvelle, une révélation de sentiments et de forces inconnues qu'il n'avait jamais vus, ni imaginés, dans l'âme d'une femme. Il la regardait avec curiosité comme une créature tout à fait différente de celle qu'il s'était imaginée, et en partie impénétrable à son intelligence ; il la regardait comme s'il comprenait pour la première fois qu'au-delà des raisons, qu'il pouvait s'expliquer, de son aversion à son égard, il y en avait une plus profonde, plus délicate, plus forte, plus intimement enracinée dans son âme, qu'il n'arrivait pas vraiment à saisir. En outre lui aussi, même si c'était plus tard que les autres, commençait à ressentir l'influence de la présence, qui était presque une compagnie, de cette femme, si différente d'aspect, d'esprit et de manières de toutes les femmes qu'il avait connues jusqu'alors. Des dames, il n'avait jamais vu que celles qui passaient dans la rue et il n'avait pas appris par expérience qu'elles étaient différentes du concept que lui-même et ses pairs, selon leur propre nature, s'en faisaient : c'est-à-dire que pour eux, entre ces créatures et celles qu'ils fréquentaient, il n'y avait que la différence des vêtements et des manières ; et s'il y en avait eu une autre, ce devait être, chez les premières, une perversion plus raffinée, une corruption plus éhontée, bien que cachée, de l'âme et du corps, produite par la mollesse et l'existence plus aisée. Mais celle qu'il avait devant lui corrigeait sensiblement ses idées. C'était la première dame qu'il voyait de près et à son aise, tous les soirs ; la première qui lui parlait souvent et qui, dans un certain sens, s'occupait de lui ; la première dont il sentait, pour ainsi dire, le souffle et la chaleur, et dont il pouvait observer tout à son aise, comme chez lui, pendant deux longues heures tous les jours, chaque geste, chaque mouvement du visage, chaque inflexion de la voix. Il commençait à remarquer tout cela, dès que son orgueil apaisé lui restituait sa capacité d'observation ; tout cela était pour lui singulier et commençait à lui faire songer que toute cette gentillesse n'était pas seulement un vernis ou un artifice de l'éducation, comme il le croyait auparavant. C'était vraiment une créature d'une nouvelle espèce pour lui. Malgré son orgueil de sauvage, né, comme pour quelques camarades de sa trempe, d'une ambition aussi irrésistible qu'indéterminée et d'une conscience confuse de facultés peu communes, mais étouffées par la pauvreté et par l'ignorance, il commençait à reconnaître vaguement chez elle quelque chose qui lui était supérieur, et qui l'humiliait sans l'aigrir. Il se mit à suivre attentivement, avec ses yeux et son esprit, tous ses actes, ainsi que les expressions de son visage et ses accents, cherchant presque la cause de l'effet qu'ils produisaient sur lui,

comme on cherche ce que *signifie* une musique. Et il lui arrivait souvent de se révolter contre cette cause avec des railleries, en revenant à son soupçon habituel d'un art consommé de la coquetterie, mais sans pouvoir demeurer plus longtemps avec ce soupçon. Il essayait aussi de se révolter contre lui-même, en suscitant dans son esprit des images obscènes, en plaçant sa figure dans des lieux et des scènes vivantes dans sa mémoire, où elle pouvait lui apparaître comme transformée et souillée par leurs couleurs dégoûtantes, en recherchant dans son imagination ce qu'il pouvait y avoir en elle de moins éloigné de sa propre nature : ses pensées les plus occultes, des faiblesses, des aberrations, des choses honteuses. Mais quoi qu'il fit, sa personne finissait inévitablement par s'élever au-dessus de l'ombre et de la fange où il s'efforçait de la plonger, et se présentait de nouveau à lui toujours ainsi, comme elle apparaissait derrière son bureau, avec ce front immaculé, cette grâce enfantine, cette timidité pleine de dignité, ce je ne sais quoi d'étrange et de subjuguant dont il ne pouvait comprendre la véritable nature, et qui tout à la fois lui plaisait et l'agaçait, l'étonnait, l'avalisait, l'apprivoisait et lui faisait cracher de plus gros jurons et des obscénités plus brutales au moment de la sortie, comme pour réveiller la force de sa nature contre l'amollissement qu'il sentait pénétrer dans son sang.

Cet effet fut lent à venir et la maîtresse ne s'en aperçut pas tout de suite tant il voulait parfois, semblait-il, garder intacte, auprès de ses camarades, sa réputation de casse-cou, d'homme sans peur et sans respect, semant scandale et tintamarre par une provocation. Mais il s'y prenait autrement, plus pour appeler l'attention sur sa personne que pour faire affront à la maîtresse ; et elle, devinant cette pensée, ne s'en offusquait pas comme par le passé. D'ailleurs, au bout de quelques jours, elle nota chez lui certaines nouveautés : une application dans l'écriture pour les devoirs à la maison, un léger changement d'intonation dans la lecture, comme s'il s'efforçait de surmonter ses accents rauques et de mieux moduler sa voix, ainsi qu'une façon d'accepter ses corrections qui n'était plus celle du début ; en outre, il tentait presque de les prolonger avec des objections et de brèves questions monosyllabiques, comme il l'aurait fait pour une conversation affable. Un soir, comme le porte-plume de la maîtresse était tombé et qu'il avait roulé jusque sous le premier banc, il se jeta précipitamment dessous, le ramassa et le lui tendit, provoquant un murmure de stupeur dans la classe. Il lui rendit un autre service, encore plus courtois. On voyait apparaître parfois à la bouche du calorifère des rats énormes qui venaient de la tannerie voisine, passant par les canalisations ; sans qu'aucun ne bouge pour les chasser, les élèves s'amusaient à voir les gestes de dégoût de la maîtresse lorsqu'elle entendait leur tapage contre la grille métallique. Un soir, comme les rats étaient réapparus et que la maîtresse manifestait comme d'habitude sa

répulsion au milieu du rire des gamins, il se glissa en un éclair sous son pupitre et alla donner un coup de pied contre la grille, après quoi, pour masquer l'amabilité de son geste, il regagna sa place en lançant une blague dans son affreux jargon, ce qui suscita de nouveaux rires. En tout cas, ce geste aussi fut remarqué et, ajouté aux autres indices, il commença à éveiller des soupçons chez les élèves les plus perspicaces. Un des premiers à s'en apercevoir fut le petit Maggia. Il se mit à surveiller la maîtresse et le jeune homme, courant continuellement de l'un à l'autre de ses yeux de fouine, avec une rapidité inouïe, toussant légèrement quand elle interrogeait le jeune homme, donnant des coups de coude à son voisin et faisant des clins d'œil vers les autres quand Muroni restait en contemplation trop attentive devant la demoiselle ; mais il prenait les précautions d'usage car il connaissait le personnage et pas question de plaisanter avec lui. M^{lle} Varette s'en aperçut et bien que, instinctivement, à présent qu'elle le voyait changé, elle fût disposée à le regarder avec moins de méfiance et à l'interroger plus souvent, elle faisait l'une et l'autre chose le plus rarement possible, intimidée, tourmentée par la surveillance de ces deux yeux souriants et futés du garçon, en train de fouiller son âme. Mais, en fin de compte, elle était délivrée de son pire tourment et vivait plus sereinement.

Elle vivait plus sereinement parce que, ignorant le caractère des jeunes gens de cette classe et de cette trempe, elle pensait que son changement s'arrêterait là. Mais lorsque Muroni s'aperçut que, après que la peur et l'ancienne répugnance eurent cessé sous l'effet de sa nouvelle attitude, ce n'était pas la sympathie qui en prenait la place, mais une indifférence égale à celle qu'elle manifestait aux autres, il fut saisi d'une nouvelle déception, qui l'enflamma davantage. Dans l'aversion craintive qu'elle éprouvait auparavant pour lui, il trouvait en tout cas une certaine satisfaction d'amour-propre, car elle lui apparaissait comme le résultat de sa sinistre célébrité, de sa réputation d'homme capable de toutes les audaces. Au moins, à cette époque-là, la maîtresse ne le confondait pas avec les autres ; même à l'école, il jouissait devant elle de la suprématie dont il se vantait à l'extérieur ; enfin, il se réjouissait de produire en elle une impression forte, quelle qu'elle fût. Ce pouvoir ayant disparu, il se trouvait quelque peu désarmé, sans autre moyen d'attirer son attention et de la toucher, et dans sa sympathie croissante il enrageait de ressentir davantage la diversité de leur condition sociale, l'infériorité de sa culture, la différence d'éducation, de manières, de tout, qui l'empêchaient d'espérer une réciprocité. C'est ainsi que s'insinuait en lui, peu à peu, une nouvelle gêne plus cuisante envers son état, une ambition nouvelle et confuse, aux visées tout autres que les précédentes, quand il cherchait la gloire dans les canailleries, la violence, les succès dans les rixes. Mais comme sa nouvelle ambition n'avait pas d'issue possible,

elle brûlait en lui comme une flamme cachée, en redoublant l'ardeur de son autre passion. Néanmoins, par instinct, il cherchait à se rapprocher d'elle comme il le pouvait, presque sans y penser. Un regard attentif aurait observé en lui, d'un jour sur l'autre, la mèche ôtée de son front, son visage et ses mains plus propres, une mise plus soignée, quelque chose dans sa conduite à l'école, et même des trouvailles à côté des grosses fautes de ses travaux, qui annonçaient une volonté de raffinement de sa personne et de son esprit, en quelque sorte l'imitation d'un modèle idéal. La maîtresse ne s'aperçut pas tant de cela que d'un changement dans sa façon de la regarder, si bien qu'elle aurait presque soupçonné en lui des sentiments opposés à ceux qui l'animaient. C'était un regard sombre, insistant, mais davantage adressé à sa personne qu'à ses yeux, qu'il semblait éviter ; une attention dissimulée, mais fixe et perçante, qui s'attachait au moindre de ses mouvements, comme s'ils avaient pour lui la signification d'une parole écrite en quelque langue étrangère peu intelligible. Il méditait visiblement sur toutes les phrases qu'elle disait, si elles sortaient un tant soit peu du langage pédagogique habituel, comme si elles étaient autant d'ouvertures par lesquelles il pouvait pénétrer par la pensée dans son esprit, et regarder ce qu'il y avait de nouveau et d'étrange qui émettait ces mots qu'il n'avait jamais entendus. Mais les manifestations de la courtoisie et du respect n'augmentaient pas pour autant ; il était encore suffisamment maître de lui pour veiller à ne pas se faire découvrir. À la sortie et à l'entrée de l'école, cependant, et dans les moments où il croyait pouvoir la regarder sans être vu, la maîtresse rencontrait son regard aigu, étincelant, non plus audacieux mais sévère, inquiet, avide, mécontent, voilé d'une ombre de honte, qui n'était pas la honte de ses insolences passées, mais de sa passion naissante. Toutefois la maîtresse, croyant à la première hypothèse et ne soupçonnant rien d'autre, se rassurait.

La situation en était là quand, un matin, tandis qu'elle se promenait au soleil de la cour, pendant la récréation de ses petits élèves, M^{lle} Varetti vit se montrer à la porte la mère de Muroli qui la cherchait. Elle eut un geste de regret comme si la familiarité excessive de cette femme installait quelque chose de commun entre elle et son fils. La pauvre vieille femme s'avança, les mains sous son tablier, lançant un regard circonspect de ses doux yeux de victime, où deux larmes semblaient s'être figées, s'approcha avec un sourire de la demoiselle, comme si de bons rapports d'amitié s'étaient déjà engagés entre elles, et lui dit à voix basse, d'un air mystérieux, avec un accent de satisfaction timide : – Il va mieux, vous savez. Il va un peu mieux depuis quelque temps. On dirait qu'il s'est calmé. Il ne me traite plus mal, il ne va plus à *La Gallina*. Je crois rêver, en vérité. Le soir, il reste à travailler. Je remercie le bon Dieu, jour et nuit !

Et elle regarda avec suspicion vers la porte. Elle attribuait ce changement à l'école, et elle venait justement la remercier ainsi que pour la prière de quelque chose.

– Ce serait – lui dit-elle – pardonnez vraiment ma liberté, mademoiselle : mais ce serait de profiter de ce bon moment, où il semble si bien disposé, pour tenter ce que je vous ai dit le premier jour : faire entrer dans son cœur un peu de religion, qu'il se décide une fois pour toutes à accomplir ses devoirs, déjà dix ans qu'il ne s'approche plus des Sacrements. Dieu miséricordieux, dix ans, vous m'entendez ! Et dire que je dois lui donner de temps en temps mes derniers sous pour qu'il récite un *Pater* et un *Ave*, qu'il n'aille pas se coucher comme un chien, et j'ai tout de même dans l'idée qu'il dit bien autre chose, à la façon qu'il a de remuer la bouche ! Si vous vouliez faire cette œuvre de charité, madame la maîtresse, vu que vous lui enseignez toutes sortes de belles choses, de lui faire bien comprendre que la première, c'est de sauver son âme, et que j'aie cette consolation, avant de fermer les yeux, de le voir réconcilié avec le Seigneur ! Parce que, si on ne profite pas de ce moment, croyez-moi, un pareil, on ne le retrouvera plus ; je ne l'ai jamais vu aussi gentil, depuis que le bon Dieu me l'a envoyé, je le jure sur mon âme !

La maîtresse regarda ailleurs pour ne pas montrer la satisfaction d'amour-propre que lui causaient ces derniers mots. Et elle répondit qu'elle ferait ce qu'elle pourrait mais qu'elle pouvait faire bien peu.

– De toute façon – dit la femme, en lançant un coup d'œil à la porte entrouverte – il faut bien dire que l'école est une grande bénédiction, si elle fait du bien même à mon fils. Parce que c'est l'école, il n'y a pas à dire.

Là, comme saisie d'une idée nouvelle, elle resta un peu songeuse, fixant le sol ; puis elle dit doucement, en levant les yeux : – À moins que...

La maîtresse la regarda.

– À moins que – continua-t-elle, regardant à nouveau par terre – qu'il y ait quelque *sympathie de sentiment*... comme l'année dernière pour la petite bouchère.

La maîtresse eut un soupçon, mais rapide : on voyait que la pensée de la mère était à mille lieues d'elle.

– Et pourtant – ajouta celle-ci, en réfléchissant – j'ai eu beau chercher, poser des questions, je n'ai jamais pu en deviner aucune.

Puis elle revint brusquement à la religion. La maîtresse lui demanda pourquoi elle n'en parlerait pas au curé. Seigneur Dieu béni, ce brave petit vieux, haut comme ça, si gentil avec tout le monde, c'était un saint homme ; mais il ne voulait pas s'en mêler. Elle devinait qu'il était un peu « intimidé » par son fils. Et cette « timidité », c'est-à-dire cette peur, était une parole de repli, où l'amour maternel y mettait aussi une once de vanité. Et c'était la

même chose pour les autres : le *cavaliere* Sanis, le propriétaire de l'usine, le docteur, qui auraient pu lui lancer quelques avertissements, lui donner des conseils, tous tant qu'ils étaient, semblaient être un peu « intimidés » ; ils plaisantaient même avec lui quand ils le rencontraient ; personne ne voulait le heurter. – Enfin – dit-elle – Notre Seigneur continuera à me venir en aide, puisqu'il a commencé à le faire.

Et en partant, alors qu'elle remerciait la maîtresse avec une expression humble et affectueuse d'admiration, son regard s'arrêta et se porta un moment sur elle, comme s'il lui venait une pensée... Mais la pensée passa.

– Je vais aller prier pour vous, mademoiselle – lui dit-elle sur la porte, et tournant son pauvre petit dos courbé de vieille martyre, elle se dirigea vers l'église.

« En conclusion, il est dompté ! », se dit intérieurement la maîtresse. Elle n'avait plus à craindre ni les insultes ni les violences, elle pouvait se promener tranquillement dans le village, elle était libre, elle était contente, et aussi un peu fière de son œuvre. Et avec ces pensées, elle n'hésita pas un instant à sortir seule de chez elle le lendemain au soir, quand arriva un garçon avec les clés de l'appartement de M^{lle} Latti et un billet, écrit au crayon, avec lequel son amie la pria de prendre dans sa chambre certains médicaments et de les lui apporter tout de suite au village, chez le boulanger où elle s'était réfugiée, après s'être sentie mal dans la rue. Elle fourra dans ses poches les flacons, mit son petit chapeau et son manteau, et s'en alla à pas rapides, sous une neige qui tombait à gros flocons, et qui avait déjà tout recouvert. Elle trouva sa collègue allongée sur un sofa, assistée par la femme du boulanger et ses filles, qui souriaient du bout des lèvres.

– Ah Enrica ! – s'exclama-t-elle, en lui tendant mollement la main. – Je te vois encore !

Son visage, toutefois, ne justifiait pas la tristesse mortelle de ce salut. Ayant mal à la tête, elle avait glissé dans la rue après un faux pas, et croyait être tombée à cause d'un afflux de sang au cerveau, avec lequel s'étaient déchaînés sur elle, en saisissant l'occasion, tous ses autres maux. Transportée à l'étage, elle s'était fâchée avec le médecin – un gros bonhomme blond et blagueur – qui, pour tout traitement, lui avait conseillé l'air de Massaoua⁴ et ensuite elle était retombée dans un grand abattement... – Va – dit-elle d'une voix faible à M^{lle} Varetti, après avoir avalé à la hâte les médicaments –, je n'ai plus besoin de toi. Ces braves gens m'amèneront à la maison plus tard... morte ou vive.

Quand M^{lle} Varetti, masquant un sourire, prit congé d'elle, la nuit tombait. Il neigeait toujours, sur le boulevard il y avait déjà un pied de

4. Ville sur la mer Rouge, en Érythrée, qui était alors une colonie italienne.

neige. Elle hésita un instant avant de s'engager, puis elle se dépêcha. Les deux réverbères à gaz, voilés par la neige, trouèrent à peine l'obscurité avec leurs deux disques de lumière pâle ; le vacarme des machines des usines proches arrivait affaibli, comme s'il sortait de sous terre, et le son de l'enclume du forgeron, qui se trouvait à l'entrée du village, semblait venir de très loin.

Lorsqu'elle eut parcouru un tiers du boulevard, il lui sembla voir une ombre se mouvoir derrière un arbre ; elle s'arrêta, le souffle oppressé, ensuite elle reprit courage et se remit à marcher.

À deux pas de l'arbre surgit devant elle Muroi.

Elle allait pousser un cri, qu'elle retint en voyant qu'il ôtait son chapeau.

– Encore vous ! – s'écria-t-elle indignée. – Que voulez-vous ?... Laissez-moi passer.

Il répondit de sa voix rauque, mais sur un ton respectueux :

– Il y a la neige, je vous fraie un chemin... si vous permettez.

– Je ne veux pas ! – répondit la maîtresse. – Écartez-vous, ou je crie au secours.

– Pourquoi donc ?... – demanda-t-il à voix basse. – Vous me croyez vraiment... Croyez-vous que je n'aie pas, moi aussi, un peu de cœur ?... Vous n'avez guère à vous plaindre de moi, depuis quelques jours.

Et sans lui donner le temps de répondre, il sauta à cinq pas devant elle et se mit à marcher vers l'école, le dos courbé, en frottant rapidement ses pieds collés l'un à l'autre, pour lui ouvrir un sentier dans la neige.

La maîtresse, un peu rassurée, le suivit un bon bout, sans le perdre de vue ; mais ensuite, reprise par une peur subite, en s'élançant en avant pour s'enfuir, au moment où il ralentissait, elle le heurta de son genou. L'autre perdit la tête, et se tournant brusquement avec un *ah !* étouffé, la prit des deux mains à la taille et chercha son visage avec sa bouche.

La maîtresse se débattit furieusement sous son haleine chargée, qui sentait l'eau-de-vie et le tabac.

– Donnez-moi un baiser – dit-il, d'une voix rauque comme dans un rôle – un baiser et je vous laisse partir... un baiser et je vous laisse partir...

En disant cela, d'un geste violent, il ôta ses mains de la taille de la maîtresse pour prendre sa tête : d'un bond elle s'échappa de ses bras et se mit à courir désespérément vers l'école en criant : – Au secours ! Au secours ! – mais d'une voix si étouffée que personne ne l'aurait entendue. Il la suivit, haletant, prononçant des mots incompréhensibles, d'une voix sifflante. Dans la terreur qui la rendait folle, il lui sembla entendre dire : « *Ca scüsa ! ca scüsa !* » (Excusez-moi, excusez-moi). Puis elle n'entendit plus rien, même pas ses pas.

Elle arriva hors d'haleine à l'école, entra en chancelant dans le couloir, et lorsqu'elle rencontra la femme du cantonnier avec sa lampe, se laissa aller dos au mur, blême, presque évanouie.

– Qu'y a-t-il ? – demanda la femme, effrayée.

– Un voleur ! – répondit-elle.

Le cantonnier accourut. – Un voleur ? un voleur ? – Et après avoir saisi un rondin, il s'élança dehors, traversa la cour... et ferma la porte.

La pauvre maîtresse passa la nuit avec de la fièvre, se demandant quel était le meilleur moyen de recourir à la justice, car elle en voyait désormais la nécessité : ou bien rapporter le fait à Garallo, en sa qualité de directeur, pour qu'il chasse Muroli de l'école et le dénonce aux carabinieri, ou bien aller tout de go chez le *cavaliere* Sanis, qui était le personnage le plus influent du faubourg, pour qu'il s'en charge de la façon qu'il jugerait la plus opportune. Elle était en tout cas résolue à faire une démarche, ne pouvant supporter l'idée de devoir subir une fois encore un affront et une frayeur comme ceux qu'elle avait connus ; elle en tremblait encore rien qu'à y songer. Elle se leva le lendemain matin, décidée à aller chez le surintendant, après avoir prévenu, par devoir de délicatesse, Garallo. C'était dimanche : elle comptait aller d'abord à la messe et ensuite à l'usine du *cavaliere* Sanis.

Mais alors qu'elle terminait de s'habiller, voilà M^{lle} Mazzara qui arrive, essoufflée et affairée, comme toujours, le sourire aux lèvres et un tas de papiers entre les mains. Elle était déjà allée chez la maîtresse Baroffi lui demander un article pour une *Strenna* que plusieurs maîtresses voulaient publier au bénéfice d'une collègue, veuve d'un garde douanier. Elle ne pouvait rester que quelques minutes. Elle devait galoper toute la journée dans Turin pour préparer une représentation d'amateurs au théâtre Scribe, en l'honneur de la fondation d'une école maternelle à la Crocetta ; elle devait faire une visite à l'école d'horticulture de la rue Garibaldi, où l'une de ses camarades apprenait à écrire à quarante jardiniers ; elle voulait aller aussi à l'institut du Bon Pasteur voir ce qu'il y avait de vrai dans un bruit rapporté par un journal, selon lequel les sœurs institutrices faisaient apparaître le diable la nuit pour épouvanter les jeunes filles récalcitrantes. Lorsqu'elle eut dit tout cela, elle reprit son souffle ; ensuite elle demanda des nouvelles de l'école du soir à son amie, et se montra chagrinée de la voir triste. – Qu'as-tu ? Pourquoi es-tu pâle ? Que t'ont-ils fait ?

À vrai dire, elle ne semblait pas à M^{lle} Varetto être la confidente la plus opportune pour ce qu'elle avait à dire ; mais n'en ayant pas d'autres, elle lui raconta tout, jusqu'à la scène de la veille au soir.

– Mais tu l'as donc rendu amoureux ! – s'exclama-t-elle avec vivacité.

– C'est pour cela qu'on ne l'a plus vu à l'école du dimanche !

Et elle demeura un peu pensive, comme si elle goûtait ce qu'il y avait de romanesque dans l'aventure.

M^{lle} Varetti lui dit résolument son intention.

Son amie resta silencieuse quelques instants. Ensuite elle répondit gravement, en hochant la tête : – Je ne te donnerais pas ce conseil.

Interrogée sur le pourquoi, elle expliqua son idée.

– Parce que tu ne connais pas l'âme de ces gens. Tu vas provoquer une vengeance.

– Mais quelle vengeance veux-tu que je provoque ? – demanda M^{lle} Varetti en haussant les épaules. – Que peut-il me faire de pire que ce qu'il a fait ?... Me tuer ?

– Eh bien, à toi il ne fera rien – répondit l'autre – ça se comprend. Mais s'il ne se venge pas sur toi, il se vengera sur ceux qui le puniront, tu peux en être sûre, comme si c'était déjà fait. Non, ne mets pas ce remords sur ta conscience.

– Mais enfin – s'exclama M^{lle} Varetti avec ressentiment – je dois donc avaler l'affront et rester à en attendre d'autres ?

Son amie se tut un moment. – Mais enfin, il ne t'a même pas embrassée ! – dit-elle.

M^{lle} Varetti fit un geste d'étonnement et d'indignation. Mais l'autre ne la laissa pas parler.

– Je comprends, il y a eu bel et bien un affront. Toutefois... tu dis qu'il t'a demandé pardon... À la fin, tu dois aussi considérer quel homme il est, ou mieux qu'il était. C'est déjà une belle victoire de l'avoir réduit ainsi, de lui avoir inspiré un sentiment... Que dois-je te dire ? À ta place, j'attendrais encore. Je voudrais achever mon œuvre, finir de le convertir... C'est un cas rare, vraiment.

Et après avoir regardé un peu son amie : – Ah ! ma pauvre petite Enrichetta – lui dit-elle en souriant et lui prenant le menton avec deux doigts – avec ce minois de petite princesse !

La jeune fille essuya deux larmes.

– Suis mon conseil – reprit l'autre – pardonne encore une fois. Je suis sûre qu'il ne se passera plus rien. Tu ne connais pas ces jeunes gens du peuple. À condition de ne pas les irriter ou les humilier, on en fait ce qu'on veut, même des plus mauvais. Celui-là, tu verras, deviendra un agneau ! Il t'a fait un chemin avec ses pieds, il te le fera avec ses genoux.

Son amie sembla perplexe.

Ah ! le peuple ! – poursuivit M^{lle} Mazzara – crois-moi, le peuple est mal connu. C'est pourquoi il n'est pas aimé. Et s'il semble méchant parfois, c'est justement parce qu'il n'est pas aimé. Suffit. Je viendrai bientôt te revoir. Je suis curieuse de savoir comment cela finira. Qu'as-tu décidé ?

– Je ne sais pas – répondit M^{lle} Varetti, en fixant à travers la fenêtre les cheminées des usines, comme si elles étaient une donnée du problème qui la tenait en suspens.

M^{lle} Mazzara, en s'en allant, lui donna encore à la va-vite une flopée de nouvelles turinoises : il y avait un mariage à l'école Sclopis ; la comtesse Di Rosa avait invité à l'un de ses bals magnifiques les deux institutrices de ses filles ; au couvent de la Visitation, une jeune fille avait tenté de s'empoisonner parce qu'on lui avait confisqué une lettre d'amour ; à San Filippo, au prochain carême, viendrait prêcher l'abbé Calandra. Et elle en ajouta encore une sur le seuil : M. Malon, le célèbre socialiste français, devait tenir une conférence aux ouvriers de Turin, et elle espérait pouvoir y aller.

– Du courage – dit-elle enfin dans la rue, avec un sourire flatteur – ma belle dompteuse !

Après avoir longtemps hésité, M^{lle} Varetti décida d'attendre encore, et elle retourna à l'école du soir, le lundi, un peu troublée intérieurement, mais d'apparence sereine, comme s'il ne s'était rien passé. À peine assise à son bureau, elle s'aperçut, sans regarder Muroi, qu'il se tenait dans une attitude qu'elle ne lui avait jamais vue, les poings appuyés sur le pupitre et le menton sur les poings ; et il lui suffit, un instant après, de le regarder à la dérobée pour s'apercevoir qu'il avait bu. Il avait à nouveau la mèche au milieu du front, les yeux hébétés et somnolents, la cravate en désordre, et il lui sembla revoir, à travers le voile épais de l'ivresse, son expression mauvaise et torve des premiers jours, comme s'il était revenu à l'intention de se moquer d'elle et de lui faire peur. Mais il ne provoqua aucun désordre ce soir-là, ni ne changea d'attitude, et la maîtresse ni ne l'interrogea, ni ne le fit lire. Le lendemain soir, quand il vint à l'école il était redevenu lui-même, avec son visage habituel, et dès lors elle le revit toujours attentif, à la regarder, l'écouter avec cet air d'admiration pensive et presque sombre qu'il avait montré avant leur dernière rencontre sur le boulevard. Seulement, dans sa conduite n'apparaissait plus aucun signe d'ambition ou de vanité, pas plus que sur sa personne ; il montrait à nouveau un visage et des mains guère propres, lisait avec négligence, faisait son travail à la diable ou ne le faisait pas, et il semblait désirer ne pas être interrogé, être laissé tranquille dans son coin, à la regarder en silence, comme un chien de chasse. Mais sa contemplation, parfois si prolongée qu'il ne suivait plus sur son livre la lecture des autres, et qu'il se mettait dos au mur, en se tournant complètement à droite pour mieux la voir, quand elle était du côté de la première section, finit par attirer l'attention même des élèves les moins observateurs. Les grands comme les petits, de temps en temps, se le montraient par des signes de la tête, et en parlaient entre eux à l'oreille. Tiens ! C'était donc vrai : Saute-fenêtre était tombé amoureux de la petite

maîtresse. Quelle belle histoire ! Cette fois cependant, il resterait sur sa faim. On avait beau avoir la gueule de Saute-fenêtre, il fallait une bonne dose de prétention. Personne n'aurait jamais pensé que ce voyou-là, qui en avait déjà fait de toutes les couleurs, aurait sombré dans les enfantillages de cette façon. Et les adultes se seraient moqués de lui les premiers, s'ils n'avaient su qu'avec lui il y avait des risques à courir. Mais les garçons, plus hostiles et moins prudents, ne se modéraient pas autant. Néanmoins, en raison de la crainte qu'il inspirait, aucun scandale n'aurait éclaté s'il ne s'était pas laissé aller à le provoquer lui-même.

Muroni qui, les premiers jours, avait poussé la classe à rire et à causer du désordre par aversion envers la maîtresse, voyait maintenant d'un mauvais œil que d'autres que lui l'importunent ou l'offensent. Il commença à regarder de travers ceux qui faisaient du tapage, tout d'abord presque involontairement, comme quelqu'un d'étourdi par une idée fixe, puis se proposant ouvertement de les en empêcher, en repérant l'un après l'autre les perturbateurs. Lorsque ceux-ci s'en aperçurent, ils prirent peu à peu courage à se sentir unis et devinrent plus malfaisants ; si bien qu'à l'irritation du début s'ajouta en lui le ressentiment de l'injure qui lui était faite. Pendant quelques soirs, ils ne dépassèrent pas les bornes ; puis il s'échauffa. Les perturbateurs récalcitrants n'étaient que les garçons mais il se sentait d'autant plus blessé dans son orgueil qu'il n'arrivait pas à se faire respecter par une poignée de galopins, lui qui avait fait trembler des hommes faits. Lorsqu'ils se lançaient effrontément dans quelque friponnerie, il se mit à lâcher quelques impertinences, à menacer de régler les comptes à la sortie de l'école. Mais aucun ne se risquait à lui répondre face à face ; c'est tous ensemble qu'ils ripostaient en imitant le bruit sourd du chien en train de gronder ou le râle des chats ronronnant ; ce qui le mettait hors de lui. Le plus acharné était le petit Maggia, une belle étoffe de Saute-fenêtre à venir, de taille à s'en prendre même à un homme. Ce devait être son œuvre, ce petit couplet en dialecte que M^{lle} Varette l'entendit fredonner un soir avec ses camarades, où *maestra* et *Saltafinestra* rimaient, à la fin de deux vers qui la firent rougir. Elle se trouvait dans un embarras éprouvant, pénible, ne pouvant en aucune façon accepter une protection trop évidente de celui qui avait la plus mauvaise réputation de la classe, pas plus qu'elle ne savait par quel moyen la faire cesser. Mais il y avait pire. Cette passion manifeste de Muroni pour elle, son admiration permanente, avide et muette, ravivaient chez les autres, par effet de sympathie, cette petite flamme, mélange de sensualité et de sentiment, qu'elle avait sentie dès les premiers jours. À présent, même de la part de quelques hommes plus sérieux, elle percevait des regards plus attentifs et plus audacieux : elle devinait des commentaires plus libres sur sa personne ; elle saisissait au

vol de petites manifestations de jalousie, même chez cette tête à claques du petit Maggia ; lequel, alors qu'elle marchait un soir entre les bancs, lui donna l'impression de passer la main sur sa robe. Les seuls à rester immuables étaient Perotti avec son honnête barbe de bon père de famille, qui traitait toujours la maîtresse avec le respect d'un vieux serviteur ; cette sorte de brute de l'oncle Maggia, toujours acharné à l'étude, penché sur son pupitre comme un animal affamé à sa mangeoire, et Lamagna, le socialiste. Celui-ci, sans faire montre d'aucune servilité face à l'institutrice, qu'il considérait comme une camarade d'atelier, semblait irrité par la mauvaise conduite de ses condisciples, et donnait des signes de dégoût devant leurs provocations les plus grossières ; car, selon lui, l'ouvrier aurait dû enseigner l'éducation aux bourgeois, et, au lieu de se laisser mépriser par sa grossièreté, les amener à rougir par sa dignité.

À la fin, le désordre arriva à un point tel qu'un soir la maîtresse décida de faire appel au maître Garallo. Dix minutes après la leçon, tandis qu'on entendait encore sur le boulevard les sifflements et les chants grossiers des élèves, pleine de tristesse et frémissante de colère, elle alla frapper à la porte de son appartement. Deux voix graves lui répondirent en même temps : – Entrez ! – Elle trouva mari et femme assis des deux côtés d'une table couverte de papiers, tous les deux avec leurs grosses têtes ébouriffées, petits et corpulents ; on les aurait dits frère et sœur. Leur petit salon, d'une austérité républicaine, n'avait d'autres ornements que des gravures avec les portraits de Mazzini, de Saffi et d'Alberto Mario, accrochés à un mur ; sur l'autre pendait un grand tableau écrit à la main, divisé en compartiments colorés, où étaient marqués les salaires des enseignants élémentaires de tous les États civilisés ; la table était éclairée par une petite lampe de cuisine, placée sur une boîte à sucre vide.

– Ah ! vous voilà ! – dit le maître, et il s'engagea aussitôt dans son discours préféré, à propos d'une pétition qu'il était en train d'écrire, afin que la ville de Turin accepte de valider, pour les droits à la retraite, les années de service effectuées par les enseignants dans d'autres communes. – Parce que c'est de la justice sacro-sainte ! – s'exclama-t-il.

Mais M^{lle} Varetti l'interrompit, et d'une voix agitée lui exposa sa situation. Elle avait patienté jusqu'alors, pour ne pas l'ennuyer, mais elle ne pouvait plus continuer avec cette classe indisciplinée, qui lui manquait de respect de toutes les manières, et faisait de l'école un bazar. Il était absolument nécessaire que le maître vienne le lendemain soir donner un avertissement solennel à tous, et une leçon particulière aux plus malfaisants.

Le maître se gratta l'oreille et sembla ennuyé par cette demande.

– Je viendrai – répondit-il – mais... Je vous l'avais dit que dans cette école il faut de l'énergie.

– Mais quelle énergie peut avoir d'après vous une jeune fille seule devant quarante hommes ? – demanda M^{lle} Varette.

– Moi, je les tenais – dit M^{me} Garallo avec une sonorité de trombone.

– Je n'ai pas, moi, votre vertu – répondit vexée la demoiselle. – Vous en imposiez davantage, grâce aussi à votre aspect...

M^{me} Garallo la dévisagea.

– Je n'arrive pas à me faire craindre – continua l'autre – je ne sais pas comment faire, ils ne tiennent pas compte de mes reproches, je fais tout ce que je peux, ils me réduisent au désespoir. C'est un supplice que je ne peux plus supporter.

– C'est inutile – dit le maître, perdant patience – le peuple veut être traité d'une façon particulière, il faut savoir le prendre... Il ne faut pas se présenter à lui avec des manières, je ne dis pas aristocratiques, ce n'est pas ça, mais pas trop distinguées non plus ; il ne faut pas lui laisser voir qu'on a presque... horreur de lui.

M^{lle} Varette fut émue par ces mots. – Qui vous a dit que j'ai des manières aristocratiques ? – demanda-t-elle avec ressentiment. – Qui vous a dit que j'ai horreur du peuple ?

– Le peuple veut être aimé ! – déclara M^{me} Garallo.

– Et moi je l'aime ! – s'écria la jeune fille, dans un grand élan d'amour et d'indignation. – Qu'est-ce qui peut vous faire penser le contraire ?

– Allons – conclut Garallo, sur un ton conciliant – on va faire comme ça. Pour le moment je donnerai au cantonnier l'ordre d'assister à vos leçons. Sa présence suffira à tenir en respect les garçons. Vous, de votre côté, vous me donnerez soir après soir les noms des perturbateurs. S'il arrive ensuite quelque chose de grave, le cantonnier viendra me chercher, et alors... je n'aurai qu'à me montrer. En attendant, armez-vous de courage.

La maîtresse, agacée, allait lui répondre : – Armez-vous vous-même – mais elle retint ces mots sur le bout de ses lèvres. Elle se contenta de saluer sèchement et s'en alla.

Alors qu'elle sortait, elle entendit la voix de Garallo qui disait tout bas : – Elle ne comprend pas le peuple, ne sait pas comment se comporter avec le peuple – et la curiosité la retint un moment l'oreille tendue. Mais l'autre parlait déjà des enseignants du Brésil qui, outre le logement et le jardin, ont droit à une prime pour chaque élève reçu.

S'étant résignée, le lendemain soir elle retourna à l'école. Il neigeait dru depuis plusieurs heures ; les élèves arrivaient, les chapeaux et les épaules recouvertes de neige, en secouant leurs vêtements et en frappant des pieds avec grand bruit. Au milieu du couloir, la maîtresse fut arrêtée par le cantonnier, qui lui demanda la permission de lui dire un mot en confidence. Le maître Garallo lui avait ordonné d'assister aux leçons pour assurer

l'ordre, mais il avait une proposition à lui faire : il lui semblait plus *politique* de rester dans le couloir, l'oreille tendue à la porte, et d'entrer ensuite sans crier gare, quand il entendrait du bruit, parce que, de cette façon, il pourrait prendre sur le fait les coupables. En disant cela, il lui fit un clin d'œil, pour faire mieux comprendre sa ruse. En voilà un autre qui avait peur ! La maîtresse le regarda avec pitié, en lui disant de faire ce qu'il voulait, et lui, dissimulant sa satisfaction, prit résolument position à côté de la porte.

Il manquait ce soir-là plus d'une douzaine d'élèves. La maîtresse en demanda la raison et sut qu'ils étaient allés, avec beaucoup d'autres personnes, passer la soirée dans une étable, où un vieux paysan de retour d'Amérique, un esprit facétieux et original, avait invité la moitié du faubourg à écouter l'histoire de ses aventures. C'était un petit soulagement pour elle, mais des garnements, malheureusement, il n'en manquait aucun.

Dès les premiers moments, elle s'aperçut que Muroni était plus sombre que d'habitude, signe qu'il avait eu des mots avec les autres avant d'entrer. Elle vit aussi, sur les dix ou quinze visages des élèves les plus insolents, l'expression d'une pensée commune, comme s'il y avait un accord passé entre eux ; probablement pour se soutenir mutuellement si l'un d'eux, après l'école, était assailli par Saute-fenêtre, qu'ils avaient décidé de provoquer. En effet, dès qu'elle se tourna vers le tableau pour écrire, elle entendit derrière son dos un frémissement de rires et de chuchotements plus impertinents que d'ordinaire ; et elle en eut le cœur serré, devinant d'après le son particulier de ce rire les grimaces obscènes, les actes et les mots licencieux qui devaient courir entre les bancs. À un moment donné, comme le bruit augmentait, le cantonnier mit son visage dans la porte entrouverte et dit : – Silence ! Ce ne sont pas des manières ! –, puis il disparut avec une rapidité si comique que la moitié de la classe éclata de rire. Quelques instants après, tandis qu'elle écrivait à nouveau, une flèche en papier tomba à ses pieds, puis une écorce de châtaigne. Mais ces affronts ne la blessaient plus. Elle ne ressentait plus d'indignation, mais une tristesse profonde, et en même temps une sorte de force nouvelle dans son âme, qui la maintenait là, ferme et intrépide, comme pour une mortification méritée, une expiation volontaire, telle une religieuse au chevet d'un malade souffrant d'une maladie répugnante. Elle voulait résister et souffrir jusqu'au bout, voir jusqu'à quel point ils arriveraient, et si sa patience de sainte ne finirait pas par les rendre honteux de leur conduite.

Mais soudain elle entendit un *Ooooooh* ! fort et prolongé de plusieurs voix, un son de dérision et de défi, et, en se tournant, elle vit Muroni debout sur son banc, les yeux flamboyants de colère et les dents serrées, qui montrait son poing à la classe. Elle ouvrit la bouche pour héler le cantonnier...

À cet instant la porte s'ouvrit toute grande, et un personnage inconnu entra dans l'école.

Se fit alors un profond silence.

C'était le nouvel inspecteur général de Turin, que la maîtresse n'avait jamais vu. Il faisait souvent cette prouesse, d'aller visiter les écoles des faubourgs durant les pires soirées d'hiver, quand on l'attendait le moins. Sa voiture s'était approchée sans bruit, à cause de la neige ; il était entré brusquement dans le couloir, en faisant signe au cantonnier épouvanté de ne pas l'annoncer, et après avoir accroché son manteau en toile cirée à un crochet, et être resté quelque temps devant la porte à écouter le vacarme infernal, il avait fait cette entrée théâtrale. Sa haute silhouette de vieil officier, aux moustaches et à la barbe blanches, habillé de noir, sanglé dans ses vêtements comme dans un uniforme, inspirait la sympathie et imposait le respect. Dans une poche saillante à son côté se dessinaient les formes d'un revolver. Il était indigné.

– Où sommes-nous ? – demanda-t-il en s'adressant à la classe, après avoir dit qui il était. – C'est ainsi que vous respectez votre école et ceux qui vous enseignent ? Êtes-vous d'honnêtes ouvriers, ou bien quoi ? Je ne peux pas croire que ce soient les hommes qui fassent ce tapage, mais je m'étonne, je m'indigne qu'ils le supportent sans rougir de honte, qu'ils laissent insulter d'une manière si indigne l'école du peuple -. Ensuite, en se tournant vers la maîtresse, d'un ton sévère, sans baisser sa voix comme il aurait dû : – Et vous, mademoiselle, comment tolérez-vous une pareille conduite ? Comment maintenez-vous la discipline ? Ne serait-ce que pour votre dignité, si ce n'est par nécessité de votre charge, vous ne devriez pas permettre qu'on vous manque de respect jusqu'à ce point ! Dites-moi : est-ce ainsi tous les soirs ?

La pauvre fille, debout devant son juge, blême, voulut articuler quelques mots pour se disculper ; mais son esprit se troubla et sa voix ne vint pas ; vint en revanche un flot de larmes, qu'elle ne put retenir ; elle sortit son mouchoir et se mit à pleurer comme une petite fille.

– Reprenez-vous – lui dit d'une voix un peu plus douce l'inspecteur – cela ne sert pas à vous redonner l'autorité que vous avez perdue -. Ensuite il adressa à nouveau à la classe des mots vigoureux, que tous écoutèrent en silence, avec cette attention fixe et étonnée que le peuple prête aux acteurs, excepté le socialiste Lamagna, qui regardait par la fenêtre, avec une distraction feinte, un arbre chargé de neige, éclairé par le bec de gaz de l'école.

Après avoir passé ce savon, l'inspecteur fit un signe à la maîtresse, qui, les yeux rougis et la voix tremblante, reprit le fil de la leçon, tandis qu'il surveillait les élèves de ses yeux sévères. Tout à coup il lui demanda : – Quels sont vos perturbateurs habituels ?

La maîtresse les connaissait tous, mais par pure bonté d'âme et non pas par peur, car il ne lui semblait pas digne de faire châtier par d'autres ceux qu'elle n'avait pas su contenir, répondit d'une voix douce, qui paraissait sincère :

– Personne, monsieur l'inspecteur. Le désordre de ce soir a été un hasard.

Tandis qu'elle disait cela, le regard de l'inspecteur se fixa sur Muroi, attiré par le contraste entre la rude fierté de ce visage et le sentiment qui y était gravé à ce moment, lequel semblait inspiré par la réponse généreuse de la maîtresse, dont il avait compris l'aimable pensée.

– C'est bien, mademoiselle – dit-il. – Je vous attends après l'école – et après avoir donné un dernier avertissement aux élèves, il sortit au pas d'un soldat.

La classe, retenue par le soupçon d'une réapparition soudaine du personnage, se tint déceimment jusqu'à la fin, et sortit dans un ordre inhabituel, n'émettant qu'un sourd murmure.

Mais tandis qu'elle assistait à la sortie de la cour des derniers élèves, avant d'aller chercher son rapport chez l'inspecteur, la maîtresse entendit sur le boulevard la voix rauque de Muroi en colère, qui criait : – Lâches ! – et d'autres voix, étouffées par la neige épaisse, qui lui répondirent des insultes au loin.

À partir de ce soir-là, la passion pour elle et la haine contre ses ennemis semblèrent s'accroître toutes deux chez Muroi, qui méditait apparemment de déverser la seconde, dans l'impuissance de le faire pour la première. Mais sa passion se manifestait d'une manière toute personnelle. La maîtresse ne vit jamais sur son visage l'expression propre à l'amour ou à la bienveillance : son visage semblait s'assombrir de plus en plus, et son regard se faire plus fixe et plus sinistre, comme si avec le sentiment qu'elle lui inspirait mûrissait peu à peu le projet d'un crime. Un grand tumulte de ses idées et de ses sentiments s'ensuivait sous son petit crâne et dans son cœur exaspéré de rebelle au monde : un dégoût croissant de lui-même, un mépris de plus en plus furieux envers ses propres semblables ; l'âcre ambition d'être éduqué, instruit, bien habillé, riche par un coup de chance ou d'audace, ou sous l'effet d'un miracle ; une succession monstrueuse, quand il était face à elle, de désirs violents, d'impulsions compatissantes, de fantaisies affectueuses, cruelles ou lascives, de brusques retournements d'âme, où il l'insulterait et la battrait comme une fille publique, ou alors il s'humilierait, baiserait, polirait de sa langue la semelle de ses bottines. Il avait l'air d'un homme tantôt stupéfait, tantôt furieux et honteux de ce qui se passait en lui. Mais quels que fussent les mouvements de son esprit, il maintenait intactes les formes du respect envers la maîtresse. Il semblait même les rendre plus

visibles pour susciter le soupçon d'une correspondance secrète, ce qui, au moins en apparence, alimenterait son amour-propre. Et en effet ce soupçon surgit chez les élèves qui les épiaient assidûment tous les deux. L'effort déployé par la maîtresse à ne le regarder presque jamais, à faire montre d'ignorer le zèle rageur avec lequel il la protégeait, ne paraissait pas naturel à nombre d'entre eux, qui commençaient à penser qu'il s'agissait d'un effort destiné à masquer une attirance. Du reste c'était un beau jeune homme, connu pour ses conquêtes amoureuses dans son propre milieu ; et ses camarades ne pouvaient pas comprendre que ce qui attirait à lui les femmes de son espèce, sa triste renommée, devait représenter pour la demoiselle une puissante raison de répugnance, et ils n'étaient même pas en mesure de bien saisir la distance que mettait entre elle et lui la différence d'éducation. La maîtresse se rendit parfaitement compte de ce nouveau soupçon à la façon soudaine et ostentatoire dont ils se tournaient vers elle et vers lui, chaque fois qu'elle l'interrogeait, et par la toux affectée, les ricanements, les demi-mots qu'ils laissaient échapper, en la regardant, même les plus sages, avec des yeux rieurs ; et cela la troublait au point qu'elle devait se faire violence avant de l'appeler pour lire, et se préparer presque mentalement et nerveusement pour chasser la rougeur qui risquait de lui monter aux joues s'il prenait à Muroli l'idée de lui poser une question. Et elle vivait dans l'anxiété perpétuelle de ne pas être toujours capable de cacher son trouble, car, sans aucun doute, les élèves ne le prendraient pas pour un effet de sa timidité ou de honte de ses soupçons, mais pour une révélation d'amour. Heureusement pour elle, un soir où elle redoutait le plus sa présence, il ne vint pas et s'absenta plusieurs jours.

Elle le vit, un beau matin, de la fenêtre, errer dans le pré, de l'autre côté du boulevard, la tête basse, les mains dans les poches, comme enfermé dans ses pensées. Quelques heures plus tard, elle le revit encore là, assis sur un tas de graviers, les coudes sur les genoux, les mains dans les poches et les poings sous le menton, tourné vers l'école ; mais si loin qu'elle ne put distinguer son visage. Le soir même, à la nuit tombante, passant devant le cabaret *La Gallina*, elle entendit sa voix éraillée, avinée, au milieu du brouhaha assourdissant des joueurs de mourre, et elle apprit le lendemain matin par le cantonnier qu'il y avait eu une bagarre sanglante entre lui et certains *barabba* de Turin, que le cabaret avait été saccagé et que le patron lui-même avait pris la fuite ; on voyait encore dans la rue des bouts de cravate et des touffes de cheveux éparpillés sur la neige. On disait même que Muroli était au lit après une bastonnade. Enfin, le troisième jour au matin, en descendant par la grand-rue, M^{lle} Varetti le vit dans un coin, assis sur une borne, le chapeau rejeté en arrière, la mèche entre les yeux, les mains dans les poches de son pantalon, immobile et livide, le menton

souillé par le jus noir d'un mégot de cigare qui lui pendait des lèvres, la chemise ouverte comme en plein été. Lui jetant un regard à la dérobée avant d'être vue, elle lut, comme écrits sur son visage, trois jours et trois nuits d'inaction, d'altercations, de jeux et de cuites, un abrutissement qui lui serra le cœur et la fit frissonner à la seule idée de devoir croiser son regard. Ne pouvant pas rebrousser chemin, elle tenta de passer outre sans tourner la tête; mais quand elle s'aperçut qu'il l'avait vue et qu'il se levait lentement, sans oser s'approcher, elle fut vaincue par un sentiment de pitié et elle le regarda. Il était ivre; il put péniblement soulever son chapeau, qu'il ne trouva pas tout de suite, et, se découvrant, sans parvenir à lever son visage, il lui lança un regard long et profond, accompagné d'un sourire étrange, triste, stupide, tendre, horrible qui lui fit horreur et pitié, et la laissa bouleversée.

Le lendemain soir, il revint à l'école, dessoûlé et propre, et dès qu'il revit la maîtresse et, plus encore, dès qu'il entendit sa voix, comme si tous les sentiments qu'il avait mis en veilleuse pendant trois jours revivaient en lui avec plus de vigueur, il retrouva son attitude d'avant, contemplative, immobile et sombre; ce qui fit reprendre les plaisanteries et le tapage de la petite meute. Mais cette fois-ci on aurait dit qu'il avait changé d'idée. Il ne lançait plus de menaces: il se retournait pour regarder untel ou untel, comme pour fixer dans sa mémoire le nom et les insultes et, à cet instant, sa physionomie froide et tranquille était plus sinistre et plus inquiétante que lorsqu'il menaçait. C'est ce qu'il fit pendant deux ou trois soirs. Puis il manqua l'école, encore deux fois.

La maîtresse sut qu'une nouvelle bagarre avait éclaté la nuit dans un cabaret au bout du village, entre lui et certains paysans d'une bourgade voisine: on avait vu le matin des traces de sang sur les marches extérieures d'une chapelle. Une nuit, elle reconnut sa voix mêlée à d'autres, qui passèrent en chantant dans le pré derrière l'école et qui s'éloignèrent en pleine campagne; le matin suivant, à peine était-elle levée qu'elle fut étonnée de le voir assis dans le fossé du boulevard, sous sa fenêtre, le dos appuyé contre l'arbre et le menton sur la poitrine, endormi au milieu de la glace. Puis il revint à l'école, un soir, saoul, à demi sommeillant, et il resta immobile pendant deux heures, les yeux brillants, pris d'une admiration stupide et infantile pour une de ses nouvelles robes, couleur gris cendre. Il se secoua vers la fin, furibond contre un garçon qui avait lancé une peau de rat sur l'estrade, aux pieds de l'institutrice. À la sortie, elle entendit tout un tumulte et sut le jour suivant qu'il avait giflé et roué de coups le garçon. Puis il disparut pendant deux jours et on lui dit qu'il avait été arrêté.

Ce n'était pas vrai; mais on ne le voyait plus depuis un jour et une nuit, certains disaient qu'il était à Turin. M^{lle} Varetti l'apprit un matin par

sa mère qui vint la voir, toute en pleurs, dans un état d'agitation fébrile, la frayer peinte sur son visage.

– Ah ! Madame la maîtresse – s'écria-t-elle, à son entrée dans la chambre – où peut se trouver mon fils qu'on ne le voit plus ! Qu'est-ce qui a pu lui arriver ? Comment je vais pouvoir supporter cette vie, Dieu miséricordieux, ce fils qui semblait déjà plus sage ! – Et elle se prit la tête à deux mains, en disant qu'elle avait l'impression qu'il devenait fou, qu'il n'y avait plus moyen de le raisonner, qu'il l'avait menacée avec un marteau.

– Dites-moi un peu, madame la maîtresse – lui demanda-t-elle d'une voix anxieuse – il a eu des ennuis avec ses camarades d'école, pas vrai ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce qu'ils ont après lui ?

La pauvre femme venait en cachette le soir, à l'heure de la sortie des élèves, se poster derrière les arbres du boulevard, et plusieurs fois, dans les groupes qui passaient, elle avait entendu des menaces, des projets de vengeance contre son fils. La maîtresse, par compassion, crut devoir lui dire qu'elle ne savait rien et elle essaya de la rassurer, mais sans trouver les mots car elle était distraite par une certaine expression qu'elle distinguait dans les yeux de la femme, une expression à la fois suppliante et inquisitrice, qu'elle ne lui avait jamais connue.

Celle-ci reprit ses exclamations : – Ah, mademoiselle, le cœur me dit qu'il va sûrement arriver un malheur ! Dieu du ciel, si jamais on me l'amenait une nuit avec un coup de couteau, j'ai le cœur qui saigne, je perds la tête rien qu'à y penser !

Et brisée par la douleur qu'elle ressentit à cette idée, elle trouva le courage d'ouvrir complètement son cœur.

– Je m'en étais bien doutée – dit-elle à voix basse, en prenant une des mains de l'institutrice, sans oser la regarder en face – je m'en étais bien doutée que tout ça était dû à une sympathie ; je ne m'étais pas trompée...

Et brusquement, en joignant les mains, avec un accent d'ardente supplication : – Oh, mademoiselle – murmura-t-elle, en la regardant droit dans les yeux – si vous vouliez être assez charitable pour lui dire un mot gentil, un seul mot...

Mais elle s'interrompit, comme interdite, à un regard de la maîtresse.

– Qu'êtes-vous en train de me dire ? – lui demanda la jeune fille. – Quel rôle jouez-vous ?

La femme se mit à pleurer.

– Ah ! c'est vrai – dit-elle ensuite – pardonnez-moi, mademoiselle... pardonnez à une pauvre maman qui ne sait plus ce qu'elle dit – et elle lui prit la main, la lui baisa dans un élan d'affection si humble et si douloureux que la maîtresse, brusquement émue, dégagea sa main droite et la posa dans un geste caressant de pitié sur ses cheveux blancs, en lui disant : – Prenez

courage, pauvre femme, prenez courage ; vous verrez qu'il n'arrivera rien. Et puis... je vais voir... je vais voir, je lui dirai quelque chose...

– Que Dieu vous bénisse ! – répondit la vieille en relevant son visage
– Que Dieu vous bénisse ! Rien qu'un mot... quelque fois..., qu'il ne fasse pas mourir sa mère de désespoir, elle qui a déjà eu tant de peine, qu'il n'aille pas courir quelque vilain risque, par pitié de mes derniers jours, qu'il sauve son âme !

Mais au moment où elle s'en allait, elle fut reprise par son terrible pressentiment. – J'ai peur qu'on me le tue ! – s'écria-t-elle en se mettant à pleurer. – Mon cœur me dit que ça va mal finir, j'ai peur qu'on me le tue ! Que Dieu garde ses saintes mains sur notre tête !

Et elle était déjà sur le seuil de la porte quand elle revint sur ses pas pour baiser la main de la jeune fille. Puis elle s'en alla, le visage enfoui dans les mains.

M^{lle} Varetti, par pitié envers la pauvre vieille femme, décida de prendre sur elle et de tenir sa promesse de donner un avertissement affectueux au jeune homme, pour l'inciter, au moins, à ne pas s'acharner contre sa mère. Mais elle ne savait pas à quel moment ni dans quel lieu lui parler, car il ne lui venait pas même à l'idée, vu l'état d'esprit de la classe, de l'appeler en particulier, à l'entrée ou à la sortie. Elle resta toute la journée dans cette incertitude. Le soir, Saute-fenêtre se rendit en classe.

Son visage était encore plus livide que les autres jours et l'altération de ses traits trahissait une cuite à l'eau-de-vie qu'il n'avait pas encore cuvée. Son entrée fut accueillie par un murmure qu'il fit taire immédiatement, en se plantant au milieu de la classe et en promenant son regard sur les bancs. Puis il se rendit à sa place, où il reprit sa pose habituelle, mais avec un visage mauvais, fermé, immobile, comme s'il avait décidé d'entreprendre un coup, le soir même.

Par pitié pour sa mère, par crainte de le voir en venir à quelque provocation atroce, et dans l'espoir de la prévenir, la maîtresse fut amenée à tenter une démarche qui lui sembla extrêmement risquée. Elle y songea quelque temps le cœur battant, puis elle saisit le moment où la classe lui sembla tranquille, ne faisant pas attention à elle, et se tourna vers Muroli, dont elle était certaine de croiser comme toujours le regard, et le fixa pendant quelques secondes, ce qu'elle n'avait jamais fait, avec une expression voilée d'indulgence, de bonté, de prière.

Le jeune homme resta un moment, les traits immobiles, comme quelqu'un qui entendrait soudain la voix d'une personne invisible qu'il lui semblerait entendre prononcer son nom ; puis il regarda autour de lui, regarda à nouveau la maîtresse qui ne le regardait plus, et il se passa une main sur le front. Et dès cet instant, une agitation nouvelle sembla naître

en lui, une nouvelle disposition d'esprit. Les garçons recommencèrent leur tapage et leurs railleries habituelles envers la maîtresse, pour l'offenser, lui. Il n'y prêta pas attention pendant un moment. Mais tout d'un coup, après avoir entendu le petit Maggia marmonner une obscénité en direction de la jeune fille, qui ne l'entendit pas, il se retourna d'un bond, comme un tigre, et lui dit : – Maggia, je vais te couper la gorge.

Différentes voix répliquèrent : – Attends un peu ! – T'excite pas ! – C'est ce qu'on verra ! – et une grosse voix de l'autre côté de la classe mugit : – Gare à moi !

C'était l'oncle Maggia, avec sa grosse tête difforme, qui s'était levé, pris de fureur. Bien qu'il n'eût aucune affection pour le gamin qui l'agaçait avec ses polissonneries, il se dressait en défenseur d'un parent menacé, sans connaître la raison de la menace, sans poser de question, sans réfléchir, comme une brute, parce qu'il avait entendu son nom.

– Je te ferai la peau à toi aussi ! – lui répondit Muroi.

La maîtresse lui fit un signe impérieux.

– Vous savez qui je suis – dit encore le jeune homme à l'adresse de la classe ; il se rassit, et ses yeux lancèrent des éclairs livides.

La maîtresse, peinant à retrouver sa voix, imposa le silence et tous obéirent, non par respect pour elle, mais parce qu'ils pressentaient une chose grave, annoncée par la détermination des visages et l'entrée en lice de l'oncle Maggia, renommé pour sa force et ses fureurs de taureau.

La maîtresse eut l'âme en peine jusqu'à la fin de la leçon, où elle parla avec un filet de voix. Tous sortirent en silence. Elle s'élança dans la cour où elle chercha en vain le cantonnier et s'approcha de la porte, toute tremblante, s'attendant à une bagarre épouvantable. Elle entendit en effet différentes voix qui lançaient : – Place ! Place ! pour dégager de l'espace en vue du combat ; puis la voix de Muroi : – En garde ! – et celle de l'oncle Maggia : – Me voici ! – et elle s'appuya au mur pour ne pas tomber.

Mais au lieu des coups et des cris qu'elle attendait, elle perçut un chuchotement imprévu, comme un avertissement, qui courait de bouche en bouche, puis le frottement des pieds de la foule qui se dispersait en silence.

Dans ce silence, elle entendit encore la voix de Muroi, déjà éloignée : – Au revoir, à demain –. Différentes voix répétèrent : – À demain –. Et d'autres, plus proches, sur un ton d'avertissement : – Rentrez chez vous, les jeunes gens, rentrez chez vous.

C'était la patrouille des carabiniers qui faisait dégager la rue.

M^{lle} Varetti ne s'était jamais sentie aussi proche comme ce soir-là de la terreur qui avait mis sa vie en danger pendant son enfance, lorsqu'elle avait été spectatrice d'une rixe sanglante entre ouvriers mineurs. Elle avait senti passer dans l'air le souffle d'un crime. Et pendant toute la nuit elle

avait éprouvé un dégoût, une inquiétude angoissante qui multiplia dans ses rêves toutes les images les plus épouvantables qui l'avaient accablée au cours de sa vie, et se réveilla abattue, remplie de noirs pressentiments, cherchant anxieusement, sans le trouver, un moyen d'empêcher ce qui allait arriver. Elle poussa un soupir de soulagement en voyant apparaître à la porte la maîtresse Mazzara.

Elle arriva si enthousiaste de ses propres desseins qu'elle oublia tout d'abord de lui demander des nouvelles de l'école du soir et de Saute-fenêtre, qui était la raison qui l'avait conduite jusqu'à elle, malgré le froid et le brouillard. Elle voulait faire écrire à M^{lle} Baroffi un article sur la mauvaise alimentation des enfants des écoles maternelles, où l'on faisait un abus intolérable de haricots; elle cherchait des adhérents pour demander une réforme de l'enseignement du chant dans les écoles élémentaires, où, dans l'illusion que les enfants apprennent la musique, on les dressait laborieusement à chanter des chœurs sans inspiration et sans vie, des rengaines funèbres qui endormaient chanteurs et auditeurs; elle voulait promouvoir une souscription pour rendre hommage à une maîtresse aveugle, d'une grande beauté, de l'Institut d'Azeglio, un ange de grâce et de bonté... Enfin, quand elle eut terminé, elle posa des questions et écouta avec beaucoup d'attention son amie, qui lui dit par le menu ce qui s'était passé et ce qu'elle craignait.

Mais, hélas! que ce fût à cause d'une mauvaise disposition secrète de M^{lle} Mazzara ou bien de la nature scabreuse du sujet, cette conversation devait peu durer et mal se terminer.

Lorsque M^{lle} Mazzara eut tout entendu, elle donna un conseil, dont M^{lle} Varetti soupçonna qu'elle l'avait mûri à l'avance, tant elle l'énonça sur-le-champ. – Ma chère – lui dit-elle sur le ton d'une sœur aînée –, mon avis est celui-ci: qu'on doit mettre fin à cette histoire à tout prix, et que c'est à toi de la faire cesser. Tu ne dois pas permettre qu'on commette un crime à cause de toi. Et il n'y a qu'un moyen. Tu dois profiter de l'« ascendant » que tu as sur lui, le prendre à part et lui ordonner ré-so-lu-ment de renoncer à toute réaction ou provocation, de sacrifier son orgueil, de céder et de se résigner, dans ton intérêt. De cette façon, il ne se passera rien et il changera. Si tu le lui ordonnes, il t'obéira. Il n'y a pas d'autre moyen. Tu dois le faire par acquit de conscience. Voilà mon sentiment.

– Mais pourquoi crois-tu qu'il m'obéira? – demanda M^{lle} Varetti, qui ne comprenait pas encore son idée.

M^{lle} Mazzara hésita. Ensuite elle répondit franchement: – C'est à toi de l'obliger à obéir, à la fin.

– Très chère! – s'exclama son amie, se levant avec un sourire fier –, pour éviter un malheur je suis disposée à faire n'importe quel sacrifice, sauf celui de m'humilier.

L'autre fut piquée au vif, et sentit que son sang de femme du peuple ne faisait qu'un tour, en songeant que la jeune fille aurait donné la même réponse même s'il s'était agi d'un de ses frères. Et, refrénant son dépit, elle répondit avec un sourire forcé : – Ce sont des préjugés sociaux.

– Des préjugés sociaux ? – répliqua M^{lle} Varetta avec vivacité – Mais ce sont les préjugés de la dignité et de l'honneur ! Je rougirais devant le portrait de mon père rien qu'à penser d'y manquer.

– Oh mon Dieu ! – s'exclama M^{lle} Mazzara en frémissant sans le laisser voir. – Les hommes de toutes les classes sociales se valent, sauf que leurs vices et leurs fautes n'ont pas la même couleur : les bourgeois boivent du vin plus fin, fréquentent de mauvaises femmes mieux habillées, et donnent des coups de sabre au lieu des coups de couteau.

M^{lle} Varetta retint un mouvement d'indignation, et lui dit fièrement : – Tu déraisonnes. Mon père s'est battu en duel, et toi, tu le mettrais au même niveau que ceux qui assènent des coups de couteau dans les tavernes ?... C'est une honte !

– Une honte ?... – répondit l'autre, la voix étouffée par la colère – une honte ? Eh bien, je te dis que je me flatte d'être une fille du peuple, que je suis fière de ma famille, que je méprise la vanité de l'aristocratie et que je n'ai que faire des amies aristocratiques ! – Cela dit, elle sortit à grands pas, les larmes aux yeux. M^{lle} Varetta lui courut après, l'appelant par son prénom et la priant de rentrer. Mais l'autre se retourna irritée, et lui répondit : – Je reviendrai une autre fois : aujourd'hui ce n'est pas le moment ! – Et elle disparut.

La jeune fille se laissa tomber sur une chaise, profondément découragée. Même son amie l'abandonnait le jour où elle avait tant besoin de distraction et de réconfort. Ne pouvant résister seule, elle alla chercher la compagnie de la maîtresse Baroffi. Elle la trouva à son bureau, les cheveux en désordre et avec son large sourire de vieille actrice, penchée sur une dizaine de cahiers ouverts, où elle recopiait des phrases et des sentences d'écrivains, de journalistes et de conférenciers, lesquelles, après s'être décantées pendant un mois dans son bric-à-brac, devenaient siennes ; et elle les considérait si consciencieusement comme siennes que, s'il lui arrivait de les relire ailleurs, elle croyait qu'on les lui avait volées. M^{lle} Varetta lui dit ses peines et ses peurs. – Ah la chère petite – lui répondit-elle avec sa grosse voix pleine d'emphase – toi qui t'obstines à ne pas m'écouter ! Mais parle donc, touche leurs cœurs. Lis-leur quelques belles pages de Thouar⁵

5. Pietro Thouar, écrivain toscan auteur de nombreux livres d'école et de livres de littérature pour l'enfance de la première moitié du XIX^e siècle.

ou de Lambruschini⁶, et tu les verras changer sous tes yeux du tout au tout ! Ah si j'étais à ta place ! – Mais malgré la tristesse de son amie, elle ne prolongea pas ce discours. Elle était tout excitée par la description d'une solennité survenue à l'Université de Londres, où, dans l'*aula magna*, en présence du chancelier, de tout le corps enseignant et d'une grande foule d'étudiants et d'autres citoyens, une jeune dame avait été reconnue digne du grade de docteur ès sciences. Cela aurait été le rêve suprême de son ambition. – Imagine, ma chère – s'exclama-t-elle avec enthousiasme – cette belle dame avec sa livrée rouge et or de docteur, dans ce lieu, devant tous ces gens, au milieu des applaudissements, et tout Londres qui en parle ! Je voudrais connaître cette gloire et mourir une heure après !

M^{lle} Varetti la laissa à ses rêves, plus triste qu'avant, et alla chercher M^{lle} Latti. Elle la trouva en train d'écrire, devant une espèce de petit autel d'ampoules et de boîtes d'épicerie, tandis que ses larmes tombaient sur une feuille. Elle ne fit pas de mystères. Elle ressentait depuis deux jours des symptômes si sûrs de sa fin qu'elle s'était décidée à écrire ses dispositions testamentaires. M^{lle} Varetti sourit alors pour la première fois de la journée. Mais si le testament était comique, la testatrice était vraiment épouvantée et affligée, et sa compagnie ne pouvait lui être d'aucune utilité. Elle la laissa et retourna dans sa chambre compter le temps, quart d'heure après quart d'heure, aux coups de la cloche de l'église.

Elle reprit ses esprits vers quatre heures et alla chez le maître Garallo pour lui présenter la situation et demander s'il ne croyait pas opportun d'avertir les carabiniers pour qu'ils passent ce soir aussi devant l'école. Elle le trouva en train de boire tout seul, un peu excité, sans doute moins par le vin que par de bonnes nouvelles financières dans le monde de l'école. Il ne parut pas de son avis.

– Si – dit-il – nous donnons aux élèves l'habitude de voir les carabiniers du roi à notre porte, nous provoquerons sans aucun doute un désordre la première fois qu'ils ne viendront pas. Et puis cela nuirait au prestige de l'école. Il ne faut pas se montrer méfiants envers le peuple.

Néanmoins, il ne méconnaissait pas la gravité de la situation. Et après cinq minutes d'hésitation, il prit une résolution héroïque.

– Ce soir – dit-il en se levant, en plantant son index contre sa poitrine – c'est moi qui me montrerai.

Et la maîtresse s'en alla, un peu réconfortée.

Mais à la tombée de la nuit, elle fut à nouveau assaillie par l'anxiété, la tristesse et la peur. Elle ne pouvait s'éloigner de la fenêtre par où elle regardait

6. Raffaele Lambruschini, pédagogue toscan de la première moitié du XIX^e siècle, directeur des revues *La guida dell'educatore* et *Letture per fanciulli*.

ce boulevard solitaire, comme pour lui demander ce qui arriverait ce soir sous ses arbres, et lui paraissait de mauvais augure ce brouillard épais qui recouvrait toute chose, ne laissant apercevoir que confusément l'arbre le plus proche de l'école. Les tintements de la cloche qui sonnait les heures, le sombre vacarme des machines dans les fabriques, le bruit lointain de l'atelier du forgeron, la lanterne rouge de *La Gallina* qui brûlait au loin tel un œil sanglant, tout lui semblait lugubre et menaçant, lui rappelant les sinistres paysages des affiches dans les foires où sont peintes des scènes d'assassinats qui lui faisaient une si profonde impression dans son enfance. À une certaine heure, elle sentit le besoin d'aller prier. Elle ne mit qu'un capuchon, traversa le boulevard à pas furtifs, entra dans l'église et s'agenouilla près d'un pilier. L'église était sombre ; ne brillait qu'une lampe près du maître-autel ; çà et là quelques femmes étaient agenouillées ; au fond, on entendait le pas sonore du sacristain. Elle pria, évoqua sa mère, invoqua son père afin qu'il lui insuffle du courage et elle eut l'impression qu'il l'exauçait. Elle pensa ensuite aux si nombreux exemples de force et de courage puisés dans la religion et dans l'histoire, qu'elle avait si souvent racontés ou lus à ses petits élèves avec l'ardeur de celle qui se sent capable de les imiter ; et elle éprouva de la honte en pensant que la vertu qui lui était nécessaire était une bien piètre chose au regard des vertus anciennes ; qu'il lui suffisait d'occuper dignement sa charge ; qu'elle ne courait aucun danger en elle-même et que, en fin de compte, la peur était tout autant une lâcheté chez une enseignante que chez un soldat. – Du courage ! – se dit-elle résolument en se redressant, et ranimée, impatiente de se confronter à la peur, elle se dirigea vers la sortie.

Arrivée à la porte tambour, tandis qu'elle soulevait le lourd rideau de cette sorte de petite chambre qui se trouvait entre elle et la porte, elle vit un homme devant elle. Elle reconnut immédiatement Muroni et trembla à l'idée de se retrouver seule avec lui dans ce lieu clos et sombre. Mais elle se reprit immédiatement, pensant qu'il était impossible qu'il tente une violence là, dans l'église. Et elle avança.

– Maîtresse – dit le jeune homme d'une voix triste et ferme à la fois – priez pour moi.

Elle voulait répondre ; mais la voix lui manqua.

Au même instant, elle sentit qu'on lui prenait une main, avec respect, comme si on ne voulait que la saluer ; mais dans l'effort qu'elle fit pour la dégager, elle eut une contraction des doigts, qui serrèrent les siens, et elle eut encore assez de lucidité pour comprendre que le geste qu'il fit tout de suite après n'était pas prémédité, mais entraîné par un bouillonnement imprévu du sang suscité par son étreinte. En un éclair, elle sentit qu'on lui enserrait la taille, puis les bras, les épaules, et elle respira l'haleine de cette bouche qui cherchait son visage : elle résista de toutes ses forces en

appuyant ses mains sur sa poitrine, se tordit, se débattit, tenta de lui échapper en s'agenouillant, entendit sa voix rauque : – Un baiser... un baiser... un baiser, au nom du Christ ! – La lutte dura un moment, désespérée, dans cette obscurité fleurant l'encens, rompue par des halètements ardents et des sanglots étranglés... Lorsque résonna un pas proche, à l'intérieur de l'église, il la lâcha, elle s'élança dehors.

Elle venait d'enfiler le boulevard, rajustant son capuchon de ses mains convulsées, lorsqu'elle entendit, derrière elle, sa voix dans le brouillard, une voix angoissée et suppliante : – Pardonnez-moi ; j'ai été un lâche. Je ne le ferai jamais plus ; je vous le jure sur mon âme !

Mais elle ne se retourna pas, courut vers l'école, monta en toute hâte jusqu'à sa chambre, tomba à genoux devant le portrait de son père, et éclata en sanglots.

Mais le pressentiment confus qu'il devait s'agir de leur ultime rencontre, et qu'il y avait dans l'air quelque chose de plus grave que cette nouvelle violence qui lui avait été faite, la détourna, cette fois encore, d'entreprendre une quelconque démarche. Non seulement, mais plus encore au moment de se présenter à l'école, elle sentit en elle bien plus de courage qu'elle n'en eût jamais espéré, peut-être, justement, sous l'effet de ce pressentiment annonciateur d'un terme, quel qu'il fût, de ses tourments. Dans le couloir, au moment où les élèves entraient, le cantonnier l'arrêta et lui dit, la mine inquiète : – Prenez garde, madame la maîtresse, parce que... j'ai entendu de ces mots : ça risque de tourner vraiment mal ce soir –. Elle entra ; la classe était au grand complet, en dépit du froid et du brouillard très dense qui recouvrait la campagne comme une immense nappe de fumée. Elle perçut une puanteur plus forte que d'habitude, de tabac, de graisse de machines et de liqueurs. Lorsqu'elle monta sur l'estrade et qu'elle se tourna vers les élèves, un silence inhabituel se fit, accompagné de l'expression nouvelle d'une curiosité. Et en effet, le trouble ressenti pendant toute la journée, ses larmes versées il y a peu, la lassitude qui l'oppressait depuis quelques jours avaient encore affiné et anobli son beau visage juvénile, dont une robe de lainage noir faisait ressortir, plus pure encore, la blancheur exquise ; et de sa silhouette frêle et élancée émanait une grâce languissante de malade qui la rendait encore plus belle que les autres soirs. Jetant un regard rapide sur la classe, elle s'aperçut qu'aucun de ses élèves qui la tourmentaient ne manquait, Muronni inclus.

Elle venait de s'asseoir lorsque la porte s'ouvrit et que le maître Garallo fit son apparition. La maîtresse, qui désespérait déjà de le voir maintenir sa promesse, se réjouit.

À sa façon d'entrer, en secouant sa grosse tête chevelue, tapant des pieds et jetant de foudroyants regards sur les élèves, il y avait lieu de prévoir

qu'il allait faire une remontrance implacable à la classe. Une fois monté sur l'estrade, en effet, il sembla quelque temps comme suffoqué par l'indignation et le poids des paroles solennelles qu'il devait prononcer. Puis il commença, sur le ton de la plus affable familiarité : – Qu'ai-je entendu dire, les enfants, qu'il y a de l'animosité entre vous ? Cela me déplait... et il ne le faut pas. Que diable ! Qui va être d'accord en ce bas monde, si les ouvriers ne le sont pas entre eux ? Et puis, il paraît que vous ne vous conduisez pas très bien. Je ne comprends pas pourquoi. Dans ma classe ils sont sages comme des images. (À cet instant on entendit le boucan de ses élèves). Vous devriez vous comporter beaucoup mieux par respect et par égard pour madame la maîtresse. Allons donc, soyez sages, et ne nous causez pas de désagréments... si vous ne voulez pas en avoir vous-mêmes. Et rappelez-vous bien – conclut-il avec un regard très expressif – que ce n'est qu'avec la concorde et l'instruction que la classe ouvrière pourra amener ses destins à maturité.

Une fois cette phrase lancée, que personne ne comprit, il disparut en quatre bonds. Certains garçons se mirent à rire ; les grands restèrent muets et indifférents. Un peu déçue, la maîtresse commença la leçon.

À son grand étonnement, la classe respecta un silence inédit, ce dont, au début, elle fut satisfaite. Mais peu après, elle s'inquiéta justement de cette absence de bruit. Elle vit sur de nombreux visages comme l'attente songeuse d'une chose qui devait advenir bientôt, une chose inévitable : l'idée fixe d'une action concertée entre un certain nombre d'élèves ; entre eux et Muroni, plus agité qu'à l'ordinaire, se croisaient d'incessants regards inquisiteurs. Même cette brute de l'oncle Maggia, si fortement accroché à sa leçon les autres soirs, lui apparaissait distrait et inquiet. Hélas donc, ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. Mais celui qui la souciait le plus, c'était cette tête à claques du petit Maggia, avec l'air de défi qu'il lançait, son rire bravache et mauvais de garnement sans conscience et sans cœur, qui se sent épaulé et poussé à commettre une mauvaise action, qui en savoure à l'avance la joie vénéneuse et la gloire infâme. Pour la première fois, il évitait ses yeux, abaissant son regard diabolique quand elle le fixait et dissimulant son sourire malfaisant derrière une main sale, avec laquelle il tourmentait le duvet de sa lèvre supérieure. La maîtresse imagina qu'il avait été chargé par la petite clique de lui faire, à un certain moment, une grave offense pour provoquer Saute-fenêtre. Cependant une grande partie de la leçon se déroula sans désordres. Ils avaient peut-être décidé de passer à l'acte vers la fin de la leçon pour qu'un conflit inévitable puisse succéder presque instantanément à la provocation. Il n'y eut qu'un incident notable, une brève discussion littéraire entre la maîtresse et Lamagna, à propos d'un mot qu'il avait employé dans sa rédaction. Il avait écrit : – « À ce

moment-là entra un autre *exploité* ». À la maîtresse, profane en matière de vocabulaire socialiste, ce participe passé, jeté là comme un substantif pour exprimer le concept d'« ouvrier salarié, exploité par son patron », n'était pas intelligible ; et à l'explication que lui fournit Lamagna, elle fit quelques objections, purement grammaticales, que celui-ci reçut avec un sourire de compassion respectueuse. Enfin, alors qu'on ne se trouvait plus qu'à un quart d'heure de la sortie, comme depuis divers bancs on faisait des signes d'incitation au petit Maggia, prise de crainte, elle eut l'idée de prévenir ce qui devait arriver, en descendant courageusement entre les bancs et en s'approchant d'un air bienveillant du garçon, pour regarder son cahier. Elle pensait que ce geste aimable le détournerait peut-être de son projet. Elle parvint en effet à empêcher ce qui avait été décidé, c'est-à-dire le jet d'un objet indécent sur son bureau ; mais il arriva pire. Tandis qu'elle était penchée sur le pupitre, touchant presque de sa tête celle du garçon, celui-ci passa un bras autour de sa taille.

Un grand éclat de rire résonna sur divers bancs.

Elle se dégagea, poussant un léger cri ; Muroi fit un bond et se dressa sur son banc pour se jeter sur le garçon.

– Muroi ! – cria la maîtresse en rassemblant toutes ses forces – Restez à votre place !

Muroi se rassit, en se mordant le poing. La maîtresse ordonna au garçon de quitter la classe. Celui-ci prit ses livres et s'en alla en roulant les épaules ; mais sur le seuil, il se tourna encore pour lancer un regard moqueur à Muroi qui, grinçant des dents, lui fit un geste de sa main tendue : – Attends voir.

La maîtresse revint à sa place, vidée de sang dans les veines, en proie à un violent tremblement, moins pour l'affront qu'elle avait reçu que pour les conséquences immédiates qu'elle prévoyait. Le silence profond qui s'ensuivit dans la classe lui fit peur. Tous les visages étaient devenus sérieux. Sur celui de Muroi, on lisait la haine et une résolution, qui faisait comprendre qu'aucune parole humaine ne pourrait l'en détourner. Le reste de la leçon passa pour elle comme un songe angoissant. Elle entendit sur le boulevard le sifflement moqueur du petit Maggia, qui ne devait pas se trouver très éloigné de la porte. Elle aurait voulu envoyer le cantonnier appeler les carabiniers, faire appeler le maître, ordonner à Muroi de ne pas quitter l'école ; mais elle fut incapable de faire quoi que ce soit. Son mal organique, cette terrible faiblesse de la moelle épinière qui la privait de volonté, de mouvements et de voix, l'avait saisie de la nuque aux reins et la paralysait, la rendait stupide, comme si elle vivait une agonie. Le tintement de la cloche qui annonça la fin du cours lui fit l'effet d'une sonnerie annonçant l'heure de sa mort. Elle se laissa tomber sur son siège et posa sa tête sur sa main.

Muroni fut le premier à sortir, ou plutôt à disparaître, traversant l'école comme un éclair. Tous les autres se précipitèrent dehors dans un grand désordre, les uns pour aller défendre le petit Maggia, les autres pour aller voir, les plus prudents pour ne pas se retrouver sur le terrain de la lutte. Parmi eux, la maîtresse vit passer, comme une ombre, Perotti et son fils, et elle eut la force de l'appeler : – Perotti ! – pour lui recommander d'intervenir ; mais il se sauva sans lui répondre, traînant après lui le gamin effrayé.

À cet instant, elle entendit des cris aigus sur le boulevard et un moment après elle vit entrer dans l'école déjà vide le cantonnier, livide, peut-être en quête d'un abri.

– Que s'est-il passé ? – demanda-t-elle.

– Saute-fenêtre a cassé la figure au petit Maggia – répondit-il, et il s'échappa pour ne pas recevoir l'ordre d'accourir dehors.

Cependant sur le boulevard on entendait un fracas confus de cris et de piétinements précipités. La maîtresse sortit de l'école en se tenant aux murs, monta dans sa chambre d'où elle entendit les cris d'effroi de M^{lle} Baroffi et de M^{lle} Latti depuis la chambre voisine. Les cris et les pas du dehors semblaient s'éloigner. Se ressaisissant, elle courut ouvrir la fenêtre et regarda dehors. Le brouillard très épais cachait tout. À la lueur du réverbère, elle vit par terre, devant l'école, des cheveux éparpillés et un rondin. Plus loin, l'obscurité était dense et mystérieuse ; il en sortait des cris comme étouffés, qui paraissaient tantôt lointains, tantôt proches, de personnes qui se poursuivaient en tournant les unes derrière les autres. – Par ici ! – Prends par là ! – Saute-lui dessus ! – Salaud ! – Fonce ! – Crevez-le ! – Trois ou quatre ombres passèrent en courant devant l'école et disparurent derrière l'église. La maîtresse entendit des coups secs et sinistres, comme le choc d'un rondin sur un crâne, puis un cri perçant, plaintif, furieux comme le rugissement d'un animal blessé : – Assassins ! – puis d'autres cris angoissés : – Filez ! – Dégagez ! – et elle vit d'autres ombres passer en toute hâte dans le brouillard, sous sa fenêtre, et d'autres encore où il lui sembla distinguer les chapeaux des carabiniers. Puis elle ne vit plus rien et un silence de mort tomba. Alors elle s'écarta de l'appui de la fenêtre, sans songer à la fermer, et, titubant, en pressant une main sur son cœur, elle courut vers son lit où elle s'abattit, sans forces.

Peu après elle entendit entrer M^{lle} Baroffi, affolée, qui d'une voix dramatique lui posa beaucoup de questions auxquelles elle ne répondit pas. Celle-ci l'aïda à se lever et elles allèrent toutes deux à l'autre fenêtre, celle qui donnait sur la cour où résonnaient plusieurs voix ; elles ouvrirent ; elles entendirent Garallo qui incitait le cantonnier à aller prendre des nouvelles, lui répétant que tout était fini. Mais lui, il hésitait, en répondant : – C'est ça, ils peuvent encore me prendre... comme témoin. – Le maître

lançait des jurons, le traitant de tous les noms, mais ne lui donnait pas le bon exemple.

Elles revinrent à l'autre fenêtre. Sur le boulevard, dans le brouillard, on voyait circuler des lumières, on entendait les murmures de nombreuses personnes. Brusquement éclatèrent les cris et les sanglots désespérés d'une femme. La jeune fille reconnut cette voix et elle s'abandonna dans les bras de son amie qui la porta presque sur le lit.

Quelques minutes plus tard se fit à nouveau un grand silence.

M^{lle} Baroffi reprit ses questions : on devait avoir blessé ou tué quelqu'un. – Il est arrivé quelque chose à l'école ? Comment la dispute a-t-elle commencé ? Quel est celui qui... ?

– Je n'en sais rien – répondit M^{lle} Varetti en tremblant – je suis incapable de parler, ne me dis rien !

Son amie se remit de nouveau à la fenêtre du boulevard et s'écria : – Oh, mon Dieu !... On est allé chercher le curé !

L'autre fondit en larmes.

À cet instant on frappa à la porte. C'était le couple Garallo qui demandait la permission d'entrer pour donner des nouvelles et en demander. M^{lle} Baroffi les avertit de se taire en leur montrant son amie, effondrée sur son lit. Mais le maître dit de sa voix de basse : – On a blessé Saute-fenêtre. Il y a plusieurs blessés.

Mais en entendant pleurer la jeune fille, tous deux se retirèrent pour aller assister M^{lle} Latti qui s'était mise au lit en disant que sa dernière heure avait sonné.

Les deux institutrices restèrent un moment silencieuses. Trois coups vigoureux frappés à la porte d'entrée de la cour les firent sursauter. Elles entendirent la voix du cantonnier qui parlementait de l'intérieur avant de se décider à ouvrir.

– Vite ! – cria une voix impatiente de femme – Un message de monsieur le curé !

M^{lle} Varetti sentit instinctivement que la commission était pour elle, et devina en quoi elle consistait ; et grâce à un de ces retournements immédiats qui, dans les âmes bonnes et nobles, cèdent à l'appel d'un devoir élevé, elle sentit s'évanouir tout à coup en elle faiblesse, peur, dégoût, et dans un élan généreux s'écria : – J'arrive ! –, saisit son capuchon et descendit en courant, suivie à grand-peine par son amie.

C'était bien ce qu'elle avait pensé. La femme venait de la part du curé et de la mère de Muroli la supplier de se rendre au chevet du blessé. – Me voici ! – répondit la jeune fille, et laissant le cantonnier stupéfait par son courage, sans répondre à M^{lle} Baroffi qui lui recommandait de prononcer quelque *belle* parole, elle s'élança sur le boulevard, en compagnie de la femme.

Elle courait tellement que la femme, la lanterne à la main, avait du mal à la suivre. Elles couraient sans parler. Elles passèrent dans le brouillard près de plusieurs groupes de badauds, qui marchaient çà et là sur le boulevard à la recherche des traces de sang, commentant l'événement. Une fois arrivées au bout, elles virent une foule devant le cabaret *La Gallina*, et, après avoir tourné, d'autres groupes au coin des rues et devant les portes ouvertes et éclairées. Face à la boucherie, elles rencontrèrent deux carabiniers qui emmenaient un type menotté, accompagnés par beaucoup de gens qui parlaient tous ensemble. M^{lle} Varetti tourna son visage d'un autre côté, tandis que le brouillard empêchait la femme de reconnaître l'homme arrêté. – Ah ! Ils en ont pris un autre ! – s'exclama-t-elle. – Assassins ! Ils se sont mis à dix contre un ! – La maison de Muroli se trouvait à côté du bureau de tabac. La maîtresse la reconnut, avant de la voir, grâce à la foule nombreuse qui s'était amassée devant, et qui s'ouvrit en deux rangs pour lui laisser le passage, la regardant avec une vive curiosité. En passant, elle entendit des mots qui la firent frissonner. – La pointe du couteau – disait une voix – a entaillé la moelle épinière, tu comprends ; il n'y a plus rien à faire. – Elle avait à peine mis le pied sur le petit escalier d'accès qu'elle entendit au premier étage les sanglots de la vieille femme et faillit perdre courage ; cependant elle surmonta ce moment de faiblesse. Elle monta en toute hâte, vit une porte ouverte et une lampe allumée, et entra directement. La vieille courut à sa rencontre comme une folle, agitant les mains et sanglotant : – Il meurt ! Mon fils meurt ! Dieu de miséricorde ! À vous d'essayer ! Il a rejeté le crucifix ! Mon fils meurt comme un désespéré ! Sauvez son âme, vous, pour l'amour de Jésus, pour l'amour de vos morts, sauvez son âme s'il vous reconnaît encore !

La maîtresse entra tout droit dans une petite chambre nue et basse de plafond, et vit le blessé sur son lit, le visage bouleversé et blême, les traits déjà marqués par la mort, les cheveux ébouriffés, la chemise tachée de sang, qui se débattait, furieux, jurant, grinçant des dents, repoussant le curé qui lui présentait le crucifix, donnant des coups de poing en l'air, déjà pris par la paralysie qui le suffoquait. Dans un coin, le gros médecin blond se lavait tranquillement les mains dans un petit seau. Il y avait de par la chambre un horrible désordre de couvertures et de chiffons ensanglantés. Le vieux petit curé, l'air résigné, entre deux tentatives pour faire baisser la croix au mourant, la nettoyait d'une main de la poussière qui l'avait salie sur le sol, où le mourant l'avait jetée d'un revers de main.

La maîtresse s'approcha hardiment de son chevet.

Dès qu'il la vit, le jeune homme se calma tout à coup et tourna vers son visage ses yeux déjà voilés, comme par une mince feuille de verre humide, et se mit à la regarder avec une expression de profonde stupeur.

Sa mère, debout à côté d'elle, dit en sanglotant : – Mon cher fils ! Regarde, mon chéri : c'est ta maîtresse. Tu ne la reconnais pas ?

Le curé saisit ce moment pour approcher à nouveau le crucifix de son visage ; mais il le repoussa d'un geste violent de la main, sans détacher les yeux de la maîtresse.

Un sourire imperceptible brilla dans ses yeux et sur sa bouche, et, en haletant, il tendit une main hésitante vers elle et prononça quelques mots confus.

– *Mon Dieu !* – s'exclama sa mère en joignant ses mains. – Il a dit *mon Dieu !*

Il n'avait pas dit *mon Dieu*. Seule la maîtresse avait compris ses mots parce que, avec une tout autre voix et dans de tout autres moments, elle les lui avait déjà entendu dire plusieurs fois. – Donnez-moi un baiser – avait-il voulu dire.

Et à cet instant elle fut prise d'une immense pitié et d'une tendresse infinie en pensant qu'il mourait pour elle. Elle prit d'une main sa main gauche, posa son autre main sur son front, se pencha et le baisa sur la bouche.

Quant elle releva la tête, elle le vit changé. Il avait sur son visage une expression de reconnaissance paisible et bonne.

Lentement, sans lâcher la main de la maîtresse, ni cesser de la regarder, il tendit l'autre main vers le curé, prit le crucifix, l'approcha de sa bouche et lui donna un baiser ; ensuite il le serra contre sa poitrine.

Sa mère jeta un cri de reconnaissance à Dieu et tomba à genoux, abandonnant sa tête sur le flanc de la maîtresse.

Et le blessé continua à serrer la main de la jeune fille et à la fixer les yeux dans les yeux, jusqu'à ce qu'il expira.

Traduction par Mariella COLIN et Emmanuelle GENEVOIS